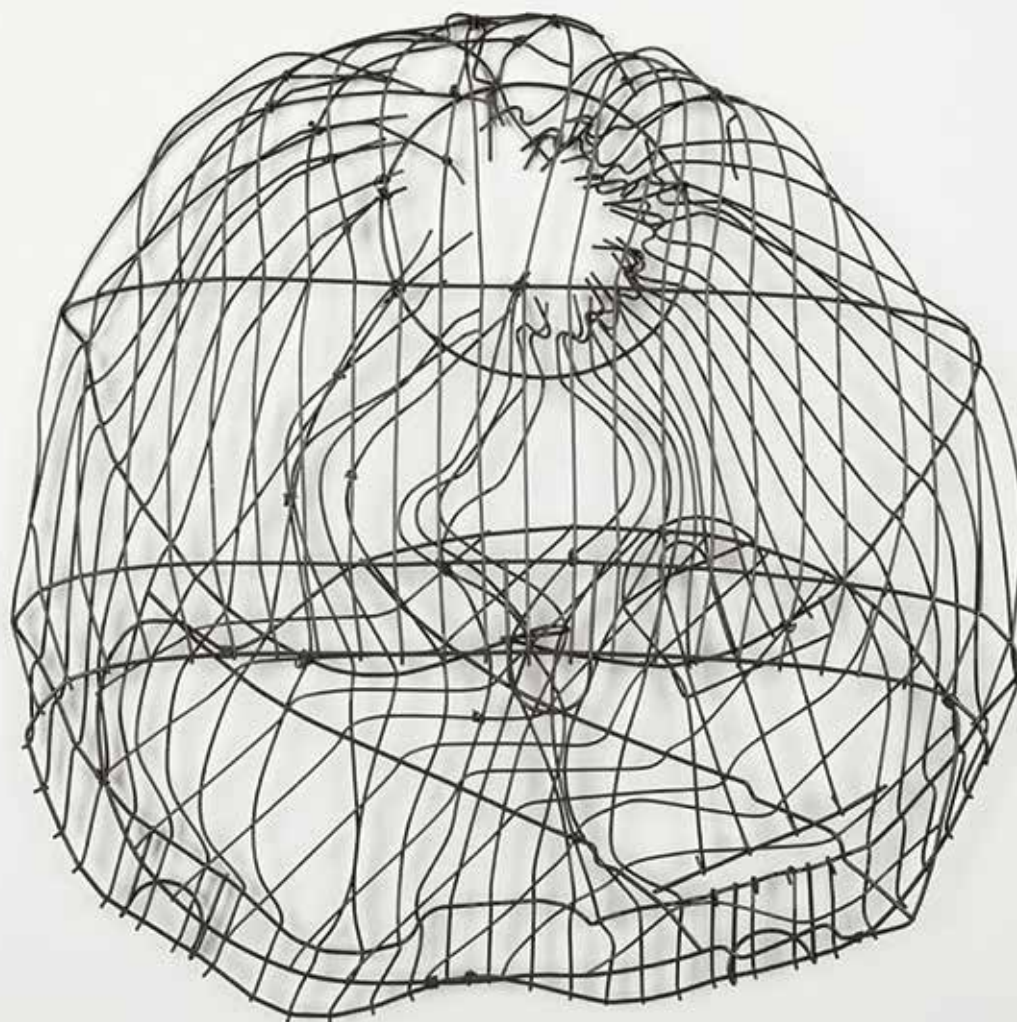


ESPACES
LATINOS



CULTURAL



CULTURES & IDÉES DE L'AMÉRIQUE LATINE & DES CARAÏBES

LECTURE

Expérimenter la littérature
avec Alejandro Zambra

HISTOIRE

L'Amérique latine en
trois moments du XX^e siècle

ANALYSE

Comprendre
la crise vénézuélienne

JOHANNA CALLE

Artiste colombienne

NOS FESTIVALS

16^e Belles Latinas &
11^e Documental



4, rue Diderot - 69001 Lyon (France)
Tél. : (+33) 4 78 29 82 00
www.espaces-latinos.org

Directeur de la publication :
Januario **Espinosa** (fondateur)
Secrétariat de rédaction :
Prune **Forest**

Rédacteurs permanents :
Danielle **Almendros**, Cecira **Armitano**,
Olga **Barry**, Jean-Paul et Mireille
Bostborge, Françoise et Michel **Dubuis**,
Jac **Forton**, Christian **Girault**,
Mona **Huerta**, Jean-Jacques
Kourliandsky, Alain **Liatard**,
Guy **Mansuy**, Maurice **Nahory**,
Christian et Martine **Roinat**,
Irène **Sadowska-Guillon**,
Alain **Sand**, Benoît **Santini**,
Marián **Semilla-Durán**,
Michel **Séruzier**.

Conception graphique :
Mathieu **Bertrand**
Dessinateur :
Rafael **Pineda** (Rapé), Mexique.

Éditeur : Association Nouveaux Espaces
latino-américains (loi 1901) - Dépôt légal à
chaque édition. Commission paritaire des
publications et agences de presse 1019 G
87680. ISSN 2112-5643 - Siret 343 299 905
000 46 - Code APE 913E - Imprimeur : Audi-
bert (Caluire).

TARIFS : 10 € à l'unité - Un an **40 €** - Avec
soutien **80 €** - Collectivités et hors France
60 € par an. Règlement et dons en ligne sur
notre site via Paypal.

« Les textes publiés dans cette édition
n'engagent que leurs auteurs et non
l'ensemble de la rédaction. »

« Pour la liberté, les droits de
l'Homme, la justice sociale,
la démocratie et contre toute
dictature... »

CONTRIB



© Johanna Calle

4-5 -> Johanna Calle - artiste colombienne

Dans le cadre des grandes manifestations de l'année partagée France-Colombie 2017, la Maison de l'Amérique latine de Paris présente à partir de ce mois d'octobre et jusqu'à fin novembre une exposition de l'artiste colombienne Johanna Calle.

Cecira Armitano

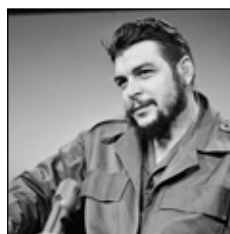


© MAL

6-7 -> Alejandro Zambra - écrivain

Expérimenter la littérature... un projet qui mêle contorsions génériques et liberté revendiquée de l'écrivain. *Fac-similé* est un faux-semblant d'examen universitaire ; au-delà, il défie la taxinomie habituelle et propose en creux une réflexion inédite et éthique sur ce qu'est et ce que devrait être, ou ne pas être, la littérature actuelle. Un exercice de style ?

Lou Bouhamidi



© Journal Et Siglo

8-10 -> L'Amérique latine en trois moments

L'historien chilien José del Pozo nous propose, cette fois-ci, trois faits historiques. D'abord la révolution mexicaine en 1917, la mort en Bolivie en octobre 1967 d'un des leaders historiques de la révolution cubaine, Ernesto Che Guevara et au Venezuela en 2017, le constat de difficulté du projet du « Socialisme du XXI^e siècle » lancé par Hugo Chávez.

José del Pozo



© Museo de la Memoria de Chile

11-14 -> Conversation avec María London

Témoignage d'un prisonnier survivant. L'écrivain et poète Hernán Valdés décrit de l'intérieur cet enfer dans l'un des textes les plus bouleversants de la littérature chilienne contemporaine : *Tejas Verdes. Diario de un campo de concentración en Chile*.

Marián Semilla-Durán



© Radio Jazz à Lyon

15-17 -> Dix années de lectures et musiques

Nous revenons sur dix ans de lectures et de musiques organisées, depuis 2008, à l'AmphiOpéra de Lyon dans le cadre de notre festival littéraire Belles Latines. Au moment du départ de son directeur François Postaire nous souhaitons lui rendre hommage pour son travail et le remercier pour la confiance qu'il nous a accordée en donnant une belle visibilité aux expressions culturelles latino-américaines.

Januario Espinosa

Image de couverture :

Johanna Calle *Perspectives 04 - Expo Pensamiento escultórico - Casas Riegner Gallery, Bogota.*

UTEURS



© Femmes Verticales - Sens Interdits

18-20 -> Festival Sens Interdits à Lyon

Le festival international de théâtre de la métropole lyonnaise le festival Sens Interdits ouvre sa cinquième édition. Vingt et une compagnies venant de dix-sept pays - dont trois latino-américains - amènent le public à s'interroger sur son rapport à l'autre, sur les bouleversements du monde contemporain ici et là.

Olga Barry



© Johanna Calle

21-23 -> Venezuela - histoire contemporaine

1998, le Venezuela n'était pas, ou si peu, dans le radar des médias. Bien sûr, il intéressait quelques rêveurs d'Eldorado, les représentants des grandes marques du luxe et des chasseurs d'images au fait des splendeurs de l'Amazonie, des Andes et des Caraïbes.

Maurice Nahory



© Johanna Calle

24-26 -> « La Llorona »

La pleureuse, il y a un peu plus de cinq cents ans, hantait les nuits de Tenochtitlan. Annonçant les malheurs qui allaient détruire l'empire et la civilisation mexicaine. Le mythe de la pleureuse a traversé les siècles. Il s'est diversifié, passant du Mexique aux autres pays conquis par l'Espagne.

Jean-Jacques Kourliandsky



© Danielle Almendros

27-30 -> Voyage au Brésil

Danielle Almendros achève au Brésil le troisième volet de son voyage en Amérique latine. Elle nous plonge au cœur de la réalité brésilienne tout particulièrement. Et elle nous invite à tisser des liens.

Danielle Almendros

PARUTIONS PAPIER ET NUMÉRIQUE

La parution de ce numéro a été retardée d'un mois afin d'y ajouter les catalogues des festivals Belles Latinas (du 8 au 18 novembre) et Documental, (fin novembre).

Nous en profitons pour inviter tous nos lecteurs et abonnés à s'inscrire gratuitement en ligne à notre **newsletter hebdomadaire** distribuée par mail, et ainsi s'informer sur l'actualité politique et culturelle de l'Amérique latine en France. Il suffit juste d'aller dans l'onglet « newsletter » de notre site web et de choisir « s'inscrire ».

www.espaces-latinos.org

EN ATTENDANT LE PRINTEMPS

Dans quelques semaines s'ouvriront nos deux festivals automnaux, **16^e Belles Latinas** et **11^e Documental** qui, malgré les vicissitudes des temps difficiles, continuent à proposer des nouveautés et des variantes afin d'exprimer les cultures latino-américaines. Le secret de ces initiatives encore renouvelées est la capacité d'une équipe franco-latino à s'adapter aux difficultés pour maintenir une trace papier et numérique de l'Amérique latine en français, et cela depuis bientôt 34 ans.

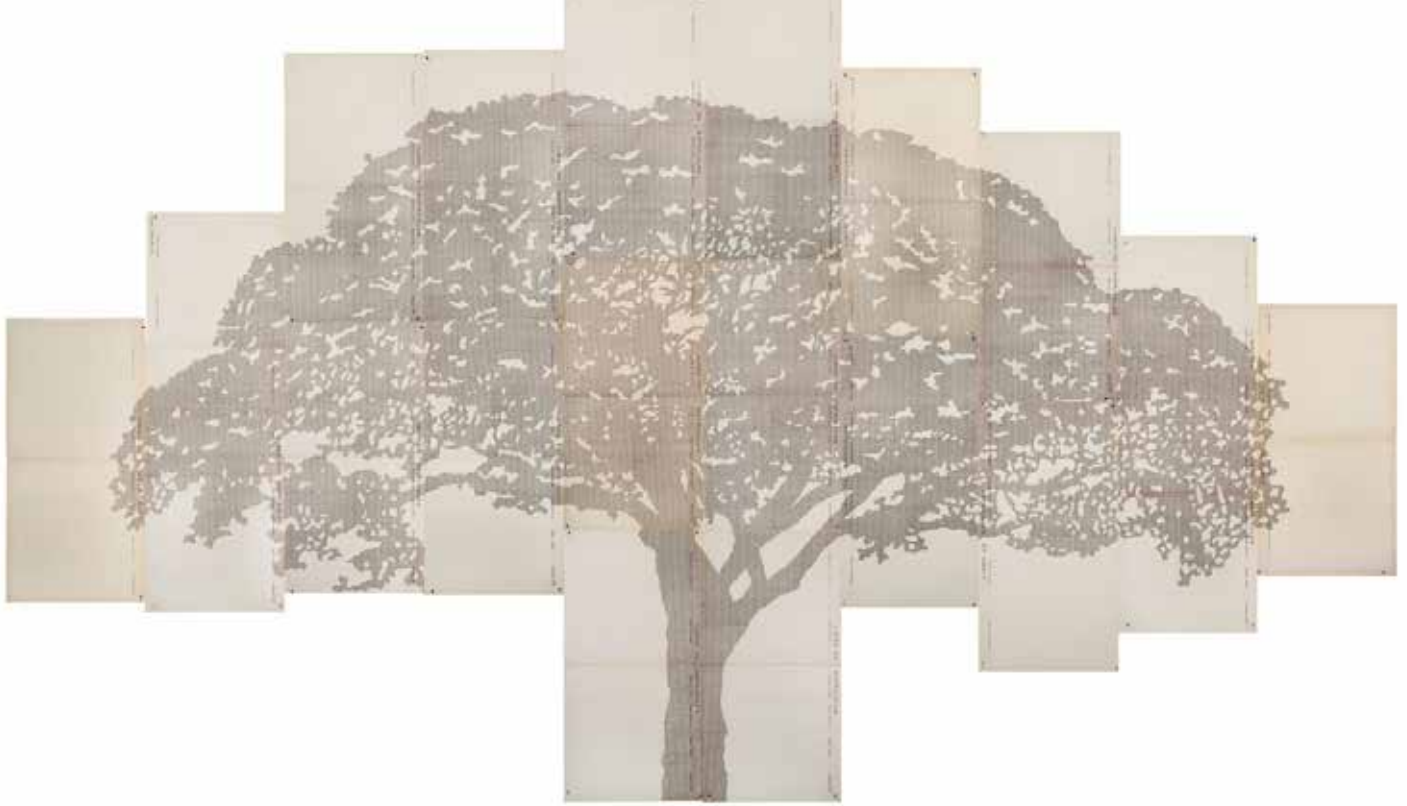
Pour 2018, nous espérons concrétiser de nouvelles créations afin d'élargir notre travail de passeurs culturels, notamment pour le prochain printemps au cours duquel, pour la quatrième année, nous organiserons le festival **Primavera Latina** consacré aux dialogues scientifiques et littéraires. Nous sommes conscients qu'il faut rester très imaginatifs et exigeants quant au contenu de l'édition en préparation afin d'être à la hauteur de la demande d'un public qui s'intéresse de plus en plus à l'Amérique latine.

Afin que nos manifestations restent gratuites, nous faisons nouvellement appel à l'aide de l'État et des collectivités, qui s'ajoute à la mutualisation des ressources et aux apports privés, afin de pouvoir continuer à financer un festival comme Primavera latina qui séduit un public désireux de s'imprégner des réalités pour mieux comprendre les temps présents, parfois rudes et incertains.

Enfin nous sollicitons nos fidèles lecteurs pour élargir notre cercle d'abonnés, en offrant aux amis, par exemple, une **souscription** annuelle à notre revue culturelle ou en faisant un **don** à notre association déductible de vos impôts.

Januario ESPINOSA





JOHANNA CALLE UNE ARTISTE COLOMBIENNE

Dans le cadre des grandes manifestations de l'année partagée France-Colombie 2017, la Maison de l'Amérique latine de Paris présente à partir de ce mois d'octobre et jusqu'à fin novembre l'exposition *Dessins - Dibujos de l'artiste colombienne Johanna Calle*.

« Mes dessins sont des dénonciations à entendre en silence... La grande capacité du dessin : entrer dans toutes les disciplines, c'est pour cela que je m'y suis centrée » (Johanna Calle).

Le dessin contemporain n'est plus l'affaire exclusive du support comme il le fut dans le passé. Durant le XX^e siècle, la tradition a été brisée par diverses innovations : les collages cubistes de Braque et Picasso ont introduit, en 1912, une nouvelle esthétique mais aussi de nouveaux matériaux dans le domaine de l'art.

C'est le vrai monde qui s'installe au sein de l'œuvre de l'art : cartes de visite, papier peint, cordes. Les surréalistes ont également montré une grande inventivité en explorant de nouvelles

techniques comme la décalcomanie. Enfin, les expressionnistes allemands ont confirmé par leurs œuvres la préoccupation des artistes pour le contexte social, incontournable sujet de réflexion. Dans les années trente, leur trait expressif, rapide et fort s'accordait au moment intense et instable de l'entre-deux-guerres.

Le dessin contemporain s'enrichit de l'idée de projet et s'emploie à mettre en forme une pensée. Ainsi il demeure ce qu'il a toujours été : le lieu privilégié de toutes les expériences, un terrain de liberté. C'est dans cet univers fertile que l'artiste colombienne Johanna Calle a construit durant trente ans une œuvre artistique, poétique et personnelle, profondément ancrée dans la complexe réalité colombienne

et latino-américaine. « Avec peu nous pouvons réussir beaucoup » a été sa devise. Elle l'a démontré avec le dessin, un outil d'expression qui lui offre une grande liberté matérielle et discursive. Elle utilise toutes sortes de matériaux et de techniques : fil de fer, fil à coudre, photographies, papier compta, textes et lettres dactylographiés ou bois.

L'enfance, l'urbain, les structures de pouvoir, l'aliénation, la nature sont des thèmes récurrents traités par séries d'images dans plusieurs œuvres : Périmètres, Pluies, Friches, Restes, Tissu foliaire, Norme, Dialogues. Elles sont présentées à la Maison de l'Amérique latine entre octobre et novembre 2017.

© Périmètre. 2013-14. Texte sur papier notarial, 249 x 415 cm |

Johanna Calle scrute profondément chaque sujet en menant des recherches et des enquêtes afin de nous raconter sa version des sujets. L'œuvre est austère, bâtie avec subtilité, elle utilise des camaïeux de couleurs pâles, nullement stridentes, jamais criardes. Cette œuvre est en ce sens silencieuse, pausée et forte. Solide aussi : elle impose son discours, sa cadence et invite à l'approcher pour mieux la regarder, la lire, la comprendre et rentrer dans un monde qui se dévoile par contrastes et subversions.

Dans la série Périmètres – les arbres majestueux qui y figurent sont ceux qui marquent les limites des terres des paysans déplacés. Ils seraient la preuve et la justification de leur droit à la terre.

L'artiste utilise comme support de grandes feuilles des vieux livres notariaux pour les convertir en supports des arbres dont le feuillage est dessiné par le texte de « la Loi des terres » soigneusement tapé à la machine.

Dans la série Tissu Foliaire, l'artiste se réfère aux diverses structures foliaires des plantes endémiques de Colombie et fait une critique de l'usage de pesticides qui abîment à jamais la terre. Pour illustrer cette dégradation, des mots et des lettres éparpillés sur la surface de la feuille de papier symbolisent la manière dont les pesticides s'abattent sur la terre et les feuilles des plantations.

Cette œuvre est étroitement liée à une réalité conflictuelle qu'elle s'emploie à dénoncer en la dévoilant dans un geste poétique et subtil. Comme cela arrive fréquemment, l'œuvre d'art est mieux appréhendée dans le regard empathique d'un autre artiste. Aussi, je me permets de rapprocher les vers de Jean Brisson (artiste, professeur à l'École nationale du paysage de Versailles) de l'œuvre de Johanna Calle.



© Tuya Série Pluies. 2012-13 - textes sur papier |

*Dessiner c'est se mêler
Dessiner c'est se mêler
de ce qui ne nous regarde pas
Dessiner c'est toucher (à) ce qui nous
touche.*

*Dessiner c'est toucher au monde avec
toute sorte de bâtons, de griffes, du
bout des doigts, la caresser pour le
faire bouger.*

On sait depuis peu par des recherches scientifiques en cours que les arbres des forêts ont un « langage » et communiquent entre eux sur les menaces et les agressions dont ils sont victimes. Le dessin de Johanna Calle se mêle de cette histoire silencieuse, du minuscule au monumental, puisqu'elle interpelle avec son art l'agression faite à la nature humaine.

Cecira ARMITANO
Membre d'AICA-France

Johanna Calle (Colombie), 1965. Vit et travaille à Bogotá. Études à l'université dos Andes et au Chelsea College of Art & Design (Londres).

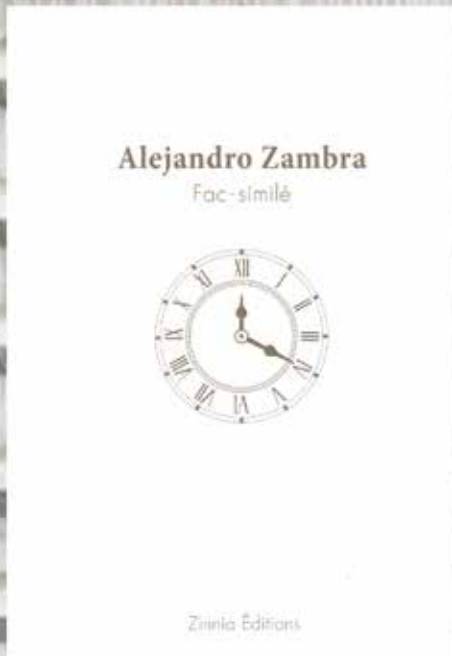
Quelques expositions individuelles : Colombia 2010 *Perspectivas*, MUZAC, Monteria, Córdoba, Colombia, *Silentes retrospectiva*. 1985 -2015, Museo de Arte, Banco de la República, Bogota et musée Amparo, Puebla, Mexique, 2016.

Johanna Calle Dessins, Centre culturel, ambassade de Colombie en Espagne, 2016.

Projets collectifs récents : *Contingent Beauty. Contemporary Art from Latin America*, Museum of Fine Arts de Huston, USA, 2015. Elle a participé à des Biennales : 20^e Biennale de Sydney, Australie en 2016 et 31^e Biennale de São Paulo, Brésil, 2014.

Cecira Armitano est diplômée de l'École du Louvre en muséologie et art contemporain. Commissaire indépendante depuis 1998, elle réalise des projets d'exposition et de formation en France.





© Editions Zinnia |

LA LITTÉRATURE À L'ÉPREUVE

ALEJANDRO ZAMBRA

Expérimenter la littérature... un projet qui mêle contorsions génériques et liberté revendiquée de l'écrivain. *Fac-similé* est un faux-semblant d'examen universitaire ; au-delà, il défie la taxinomie habituelle et propose en creux une réflexion inédite et éthique sur ce qu'est et ce que devrait être, ou ne pas être, la littérature actuelle. Un exercice de style ?

Un projet paradoxal

Alejandro Zambra reprend l'épreuve du questionnaire à choix multiple en 90 items que les étudiants chiliens devaient remplir correctement pour être admis à l'université entre 1997 et 2002, s'en inspire, et la dépasse. L'une des questions s'annonce comme un projet instable et fragile, voire paradoxal : « *Je veux rassembler ces quelques mots, [bien que / pour que / et que / mais que / jusqu'à ce que] rien n'ait de sens.* » **Chercher** la réponse juste, **trouver** l'intrus, **combiner** les indices textuels : le lecteur véritablement mène l'enquête. Car l'exercice comporte des pièces manquantes, et les lacunes de conception qu'il traduit révèlent une incohérence dont le lecteur est invité, au fil du texte, à chercher la source.

Ainsi, Alejandro Zambra exhibe la lecture comme processus de construction. Dans *Le Bruissement de la langue*, déjà Roland Barthes parlait de la lecture comme d'une énergie, une hémorragie permanente par où la structure de l'œuvre s'écoulerait. L'auteur de *Fac-similé*

nous met devant l'indécision de l'écrivain à sa table de travail, c'est-à-dire face à tous les possibles d'un texte en puissance et de ses déviances potentielles. Il dénonce par là l'impersonnalité de l'épreuve et met en exergue la dépersonnalisation induite par toute lecture. Parce que lire, c'est aussi s'arracher de soi : une mise à l'épreuve reconduite par Alejandro Zambra.

Au lieu de proposer une adéquation, une complémentarité de l'énoncé et de la réponse, l'exercice favorise l'échec, le vide. En filigrane, l'isotopie de l'effacement parcourt l'œuvre : effacement du nom, de la mort, des malheurs de la vie, après avoir tout bien coché, tout bien solutionné. Un projet paradoxal, oui, puisque l'œuvre se porte à contre-courant d'elle-même. La consigne qui ordonnait de se plier à l'exigence d'autrui finit par devenir une quête heuristique du sujet écrivain... écrivain ?

Une œuvre hors-norme

Alejandro Zambra propose un questionnement sur la littérarité, son œuvre étant le fruit de plusieurs genres, une poésie faite de matériaux composites. Le roman est bien connu pour avoir embrassé tous les autres genres... au tour de la poésie d'assimiler le non-littéraire ? L'écrivain n'adapte pas une matière textuelle : c'est une œuvre en puissance qui se déploie en actes à travers les contraintes de l'exercice universitaire. Presque quarante ans de réflexion mécanique tournés en ridicule, portés à leur paroxysme d'abêtissement.

Une telle exacerbation de la contrainte dit en réalité l'immense plaisir que l'écriture procure à l'écrivain, une jouissance que l'on ressent à la lecture et qui individualise, singularise des codes qu'il a intériorisés, non sans une touche d'humour. L'œuvre accuse la tache aveugle de l'épreuve scolaire, son revers sombre : la trace d'un chemin préconçu, les limites de la voie rationnelle. Car avoir le choix est une posture passive qui s'expose toujours à un nombre de possibilités restreint. Avoir le choix, ce n'est pas nécessairement être libre.

Quoi qu'il en soit, l'embrigadement forcé finit par s'annuler lui-même : les réponses proposées par Alejandro Zambra, hors du cadre formel, tournent en dérision le bien-fondé de l'exercice. Sur le principe, celui-ci pose des questions existentielles simples que récupère la fiction. Cocher apparaît comme la conclusion sarcastique du piège dans lequel est tombé le lecteur. Sarcasme ou dérision envers l'automatisme instantané auquel on se prend ?

L'auteur pousse à son comble un système trop bien réglé. Il fait dérailler la machine. En le portant à saturation, il applique sur le lecteur le principe totalitaire de la réponse obligatoire, de la norme discriminante qui guette l'intrus. Satire d'un délire classificatoire et de la « mise en case » des individus, l'œuvre regorge de répétitions martelantes et de réponses identiques, partout, elles se multiplient, envahissent la page... L'enjeu : garder sa lucidité.

Un barrage contre la dérive

Chaque court récit est l'occasion de pointer les travers du système éducatif, non seulement sous la dictature de Pinochet mais aussi avant et après. Le ressassement de la tâche affligeante impulse un rythme propre à l'œuvre qui interroge les automatismes de la pédagogie récente. Quand l'exercice 24 nous propose de cocher au choix les réponses A, B, C, D ou E qui présentent toutes l'énoncé "Silence", le mot d'ordre est donné.

En France, l'usage littéraire de la liste et du questionnaire sont des ressources exploitées notamment par Olivia Rosenthal. Comme elle le montre aussi dans ses livres (*Viande froide* ou encore *On n'est pas là pour disparaître*), la légitimité de la recherche et de l'apprentissage est soumise au risque du délire rationnel. La numérotation donne à voir un exemple intéressant : l'association de mots et de chiffres relève de la conceptualisation pure du réel ou, pour reprendre les termes de Michel Foucault, les mots sans les choses. Alejandro Zambra pointe l'étiquetage et l'ordre imposé en provoquant par l'écriture une entropie autonome dans l'œuvre : faire l'exercice, c'est dépecer, démantibuler le roman en ses parties, ses phrases, ses mots, ses signes même.

Chaque type d'exercice constituant un chapitre, l'auteur remet aussi en question l'artifice de l'unité en littérature. Comme le soulignait Georges Pérec, la structure de la lecture ne correspond presque jamais au programme impliqué par l'œuvre. L'écriture s'éprouve comme une tentative de trouver la distance convenable face à l'autorité, d'assumer son rôle dans la société, son statut social aussi. Progressivement, l'on plonge dans les déboires d'inspiration du narrateur, de ses relations familiales amputées par l'absence d'un père, d'un fils laissé à lui-même, de la dictature, de l'amour. C'est à nous, alors, de recalculer, de réagencer des fragments d'existence. Il n'y a pas toujours de réponse juste aux questions que nous nous posons.

De la poétique du vers détourné, l'œuvre s'oriente vers la prose : elle se fait de plus en plus narrative. Peu à peu se dessine le roman. Les paragraphes s'amplifient, la voix retrouve sa source, le propos prend forme et matière. Un faire émerge de l'œuvre. L'entreprise de dénonciation se meut en tentative de réhabilitation. Le narrateur s'essaye à transformer les exercices en ce qu'ils devraient être, à leur dénicher une quelconque forme de validité en interrogeant le plagiat ainsi que l'absence de création. Bref, l'auteur met les modalités concrètes de la dictature à leur propre épreuve.

Le questionnaire se manifeste comme l'évincement des joies simples. Il est le haut représentant d'un système répressif, il reflète la rigueur froide d'un ordre tacite et inhumain... contre lequel Alejandro Zambra se dresse, réinjectant de la grâce, de la passion, de la sensation dans ce qui en était dénué.

Lou BOUHAMIDI

Fac-similé par Alejandro Zambra, traduit de l'espagnol (Chili) par Magali Homps, aux éditions Zinnia, 140 pages - 10 €.

Lou Bouhamidi est actuellement élève en Master 1 de lettres modernes à l'École normale supérieure de Lyon, après une khâgne au lycée Condorcet (Paris). Elle se destine à une profession polyvalente dans le domaine de la recherche ou de la culture. Elle s'intéresse particulièrement au monde hispanophone, dans lequel elle a voyagé à plusieurs reprises. Elle a été rédactrice en chef d'un journal scolaire et rédactrice en espagnol pour un théâtre madrilène. Elle enseigne également le français aux migrants.



L'AMÉRIQUE LATINE

EN TROIS MOMENTS DE SON HISTOIRE

1917, 1967 et 2017... Trois dates à mettre en perspective. Notre contributeur invité, l'historien chilien José del Pozo, de l'université du Québec à Montréal, nous propose cette fois-ci, trois faits historiques. D'abord la révolution mexicaine en 1917 contre la dictature du dictateur Porfirio Díaz, la mort en Bolivie en octobre 1967 d'un des leaders historiques de la révolution cubaine, Ernesto Che Guevara et au Venezuela en 2017, les difficultés du projet du « Socialisme du XXI^e siècle » lancé par Hugo Chávez.

Penchons-nous sur le premier événement : 1917, année de l'installation du premier gouvernement issu des violents combats qui secouaient le Mexique depuis 1910, lorsque la rébellion contre la dictature de **Porfirio Díaz** avait commencé. Pendant les sept années subséquentes, le pays vécut une spirale de violence, dans laquelle diverses factions révolutionnaires s'affrontaient entre elles ainsi que contre les tenants de l'ancien régime, le tout exacerbé par les menaces d'intervention des États-Unis.

Parallèlement à la rébellion des urbains appartenant à la petite classe moyenne de l'époque, dirigée par l'industriel **Francisco Madero**, les masses paysannes s'étaient mises en mouvement, et parmi ses chefs, des illustres inconnus avant 1910, étaient devenus des héros populaires, comme **Francisco Villa** et **Emiliano Zapata**. La victoire était revenue cependant à **Venustiano Carranza**, politicien de carrière, ayant participé au régime porfiriste, mais devenu son ennemi, et qui fut le premier président élu issu de la révolution.

Le 5 février 1917, une nouvelle constitution fut promulguée. Elle contenait des dispositions qui allaient changer le visage du pays durant des décennies. La plus importante d'entre elles fut sans doute l'article 27, selon lequel la propriété des richesses du sol et du sous-sol revenait à la nation mexicaine, permettant par le fait même des restrictions à la propriété privée, même étrangère. Il ouvrait la porte à la nationalisation du pétrole, contrôlé par des entreprises américaines et britanniques. Ce même article incluait la mise en application de la loi de réforme agraire, déjà annoncée en 1915, permettant la division des grands domaines fonciers et donnant ainsi satisfaction – du moins en principe – aux demandes des masses rurales, qui avaient constitué le pilier de la révolution. Pour les sociétés de l'époque, très majoritairement agraires, il s'agissait d'un changement radical, qui menaçait les fondements du système de domination des classes.

La nouvelle constitution portait aussi un dur coup à l'Église catholique, qui perdait le droit d'avoir des collèges privés, au profit de l'État, devenu le maître de l'éducation. De plus, les prêtres d'origine étrangère devaient abandonner le pays, et les partis politiques ne pouvaient pas inclure dans leurs programmes les idées faisant référence à des croyances religieuses. Le nouvel État semblait non seulement un pouvoir socialiste, mais aussi athée. C'était le début d'un long conflit entre le pouvoir et les catholiques, qui allait se perpétuer durant des décennies.



© Historia de México |

La révolution mexicaine était ainsi le plus important mouvement social et politique de son époque. Idéologiquement, elle était difficile à classer : il ne s'agissait pas d'une révolution socialiste, d'autant plus que la révolution russe devait triompher plus tard dans la même année. Cependant, par son contenu nationaliste et ses mesures sociales progressistes, elle allait rester pendant longtemps un phare, une référence pour tous ceux et celles, qui, en Amérique latine, essayaient de combattre les régimes oligarchiques et l'impérialisme états-unien. L'idéal de la réforme agraire, les visages de Zapata et Villa devinrent des icônes des partis et groupes populaires, un peu partout dans le sous-continent. Sandino, le héros nicaraguayen, qui se battit contre l'occupation des États-Unis dans son pays, à la fin des années 1920, trouva sa source d'inspiration dans l'héritage anti-impérialiste mexicain.

sa tradition de pays qui gardait son autonomie et défiait les pressions des grandes puissances, notamment celles des États-Unis. Il fut, en effet, le seul pays latino-américain à ne pas rompre ses relations avec Cuba après 1959.

Face à elle, la révolution cubaine, triomphante en 1959, devient le nouvel espoir de changement pour les tenants de la gauche dans l'ensemble de la région. Non seulement à cause de sa réforme agraire et d'un nationalisme économique bien plus radical que celui du Mexique, mais parce que le nouveau régime a frappé l'imaginaire latino-américain – et même mondial – avec son message sur la formation de « l'homme nouveau ». De plus, la révolution se déclarait socialiste et marxiste, une première en Amérique latine.

©Journal *El Siglo* |



1967 : cinquante ans plus tard, la révolution mexicaine a vieilli, et mal. Les romans de **Carlos Fuentes**, parus dans la décennie, traduisent la déception devant les insuffisances du régime implanté en 1917 : une réforme agraire qui n'a pas supprimé les inégalités à la campagne. Une corruption qui s'installe un peu partout, favorisant le monopole du pouvoir par le PRI, devenu maître de la fraude électorale. Un pouvoir qui n'hésite pas à réprimer l'opposition avec des massacres sanglants.

Une économie qui demeure inégalement développée, et capitaliste, malgré l'intervention de l'État dans plusieurs domaines. L'attitude de défi face à l'impérialisme était le seul aspect qui demeurait en vigueur, même si la nationalisation du pétrole avait tardé (seulement en 1938). Mais grâce à cette décision, le Mexique allait garder longtemps

En 1967, année de célébration du cinquantième de la révolution russe, Cuba semblait indiquer la voie du changement, dans la région et même ailleurs dans le monde, de la rupture avec un capitalisme sous-développé et dominé par le capital étranger. Si le nouveau régime révolutionnaire bénéficiait de l'appui et du prestige (à l'époque) de l'URSS, Fidel Castro et ses compagnons réussissaient à garder une vaste marge d'autonomie par rapport à Moscou, sans tomber dans la condition de pays satellite, comme ceux de l'Europe de l'Est. Idéologiquement, la révolution cubaine marquait des points, même chez ses adversaires : les États-Unis acceptaient la nécessité d'une réforme agraire, allant même jusqu'à forcer les gouvernements de ses alliés latino-américains à entreprendre cette expérience, afin de calmer le jeu révolutionnaire à la campagne, perçu comme le foyer possible de nouvelles



révolutions. Dans plusieurs pays, notamment au Pérou et au Chili, les gouvernements ont pris ce défi au sérieux, brisant le pouvoir des grands propriétaires fonciers.

L'attrait de la révolution cubaine s'est vu renforcé par les échos de la guerre de résistance du Vietnam contre les attaques des États-Unis, ce qui ajoutait à la dimension héroïque de toute la décennie et suscitait des grands débats stratégiques au sein de la gauche latino-américaine, entre ceux qui, comme les communistes chiliens, préféraient la voie institutionnelle pour parvenir au pouvoir, et ceux qui optaient pour la lutte armée. Cette option sembla être la plus mobilisatrice : des groupes de guérilla surgissent en Colombie, au Venezuela, au Pérou, en Uruguay, en Argentine, au Brésil, au Guatemala et même au Mexique.

La révolution cubaine a exercé ainsi une influence internationale bien plus vaste et directe que celle du Mexique. L'aventure d'**Ernesto Che Guevara** en Bolivie, cherchant à implanter un foyer de guérilla au cœur de l'Amérique du Sud constitue le point culminant – et le plus tragique – de ce processus. La mort du leader argentin en Bolivie, en octobre 1967, constitua un rude coup pour la guérilla latino-américaine. Mais elle n'a pas été la fin de la lutte armée, qui remporta un succès important au Nicaragua en 1979, et ne fit pas perdre son aura à la révolution cubaine, qui demeura encore longtemps une référence et continua à exercer son attrait, au niveau idéologique et émotif.

2017 : comment évaluer l'Amérique latine d'aujourd'hui par rapport à l'héritage de ces deux expériences ? Le temps de la révolution et de la lutte armée semble loin derrière. On parle peu de réforme agraire, même si les inégalités à la campagne (et ailleurs dans la société) persistent. La nationalisation des richesses naturelles et l'hostilité face au capital étranger a cédé le pas à des traités de libre-échange avec les grandes puissances. L'appel idéologique

au socialisme a peu ou pas de résonance après la chute du Mur de Berlin et la disparition de l'URSS.

Le projet du « socialisme du XXe siècle » du Venezuela de **Hugo Chávez** a aussi perdu de son attrait, depuis la disparition de son leader et les difficultés que le pays du pétrole éprouve dernièrement. Le Mexique a peu à peu démonté l'héritage révolutionnaire, transformant ce qui restait de la réforme agraire et devenant un associé commercial de choix des États-Unis, grâce à sa participation dans l'ALÉNA. Cuba a préservé l'essentiel des transformations de la révolution, mais depuis plusieurs années, on assiste à une transformation graduelle du système socialiste, du moins au niveau économique, et tout porte à croire que ce processus se poursuivra dans les années à venir. Et l'attrait international que l'expérience cubaine a suscité n'a pas du tout le même poids que par le passé.

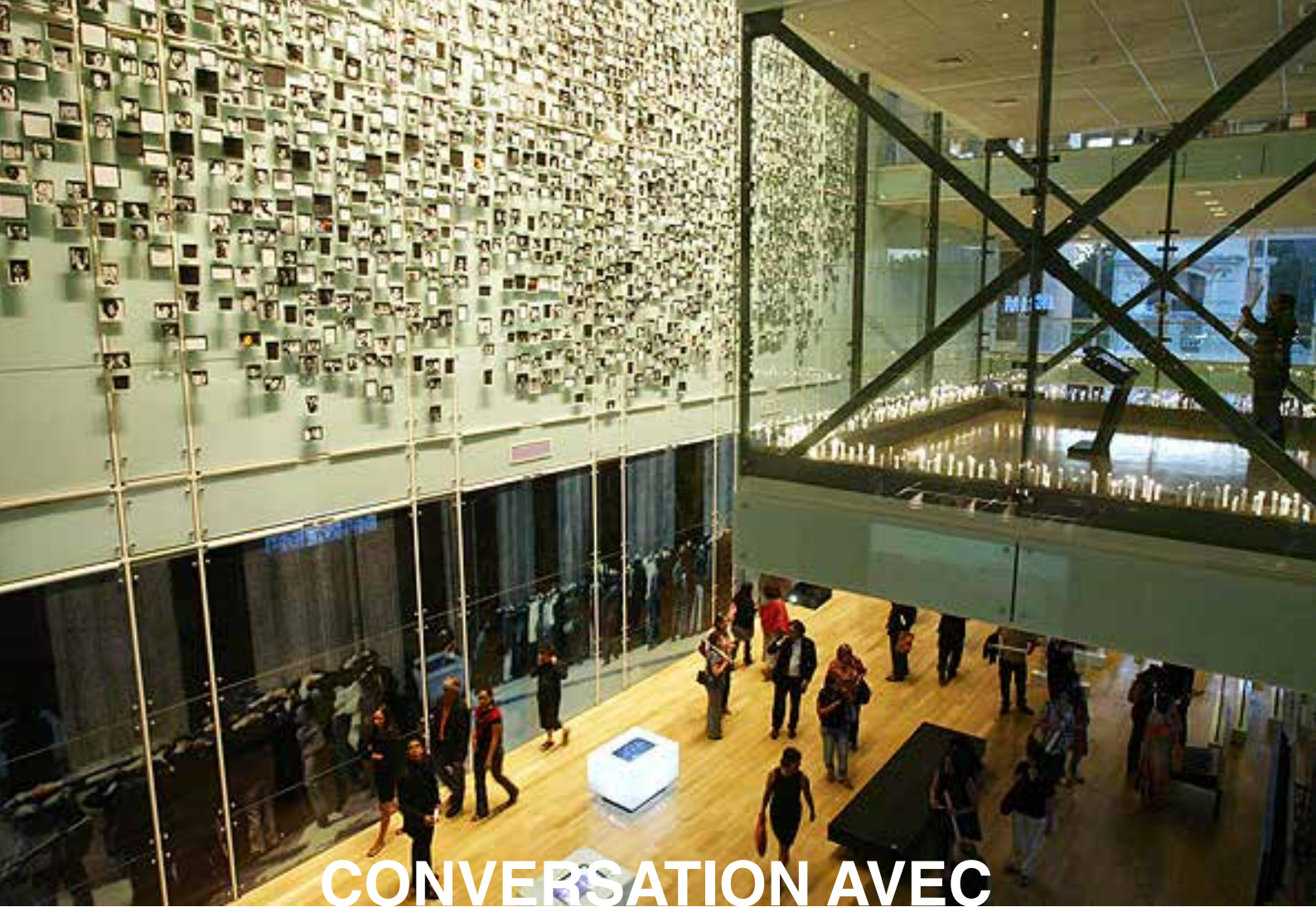
Ainsi, l'Amérique latine actuelle ne se reconnaît pas dans l'héritage des révolutions qui ont marqué son histoire. Il n'y a pas de grands messages mobilisateurs. Est-ce parce que les problèmes ayant suscité ces processus ont été réglés ? Ce n'est certes pas le cas. Un peu partout, les inégalités sociales, ethniques et de genre demeurent. Le développement économique, malgré quelques progrès, demeure insuffisant. La démocratie nouvellement implantée après les dictatures militaires des années 1960-1980 a été certes un pas en avant important, mais les problèmes de corruption des hauts dirigeants dans plusieurs pays et de désaffection envers la participation électorale sont des signes inquiétants. La région devra chercher des nouveaux modèles et de nouvelles idées pour progresser et pour insuffler de l'espoir aux nouvelles générations.

José DEL POZO
Historien, UQAM



© Espaces Latinos |

José Del Pozo, historien chilien résidant au Canada, a écrit l'un des rares ouvrages consacrés à l'histoire de l'Amérique latine aux éditions Septentrion au Canada.



CONVERSATION AVEC MARÍA LONDON

Piedras Blancas est, selon la dénomination classique qui apparaît sur la couverture, un roman (novela), c'est-à-dire, une œuvre de fiction. Oui. Mais nous voudrions dire que *Piedras Blancas* est beaucoup plus que cela : c'est un défi radical, un pari insensé, un coup en pleine poitrine. L'écrivaine chilienne, María London fait résonner dans ce titre (*Pierres blanches*) le nom d'un lieu réel, *Tejas Verdes* (Tuiles vertes), l'un des nombreux centres de torture qui fonctionnèrent pendant la dictature (1973-1990) d'Augusto Pinochet. Le témoignage d'un prisonnier survivant, l'écrivain et poète Hernán Valdés, décrit de l'intérieur cet enfer dans l'un des textes le plus bouleversants de la littérature chilienne contemporaine : *Tejas Verdes. Diario de un campo de concentración en Chile*.

María London n'est pas un témoin direct. Son corps n'a pas été torturé mais elle a souffert, comme tant d'autres Chiliens, dans sa conscience et son identité, cette tragédie nationale. Elle abordait déjà le sujet dans son premier roman : *Le livre de Carmen* ; elle y revient avec un texte étrange et sans concessions, où des narrateurs multiples sondent les profondeurs du mal, en adoptant souvent le regard des tortionnaires, dans une tentative obstinée de dévoiler leurs motivations,

de rendre intelligible ce qui est, pour la plupart d'entre nous, impensable. Ce n'est pas la première fois qu'un écrivain choisit cette perspective, avec plus ou moins de bonheur. Cela a été fait dans la littérature se référant à la Seconde Guerre mondiale (Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*), et aussi dans certains textes de la littérature argentine (Luis Gusmán, Villa) mais c'est la première fois qu'on explore ce territoire dans la littérature chilienne. Et María London le fait d'une manière particulière, presque

© Museo de la Memoria de Chile



expérimentale, en combinant des perspectives diverses, des personnes narratives, des voix appartenant aussi bien aux victimes qu'aux tortionnaires, qui donnent lieu à une construction polyphonique et multiforme où l'écriture, à partir de faits réels, construit des histoires, fictionnalise des témoignages, convoque des pensées, des paroles, des mémoires, dans le but de dresser une sorte de répertoire de l'horreur et de la manipulation. Parce ce qu'il ne s'agit pas seulement de reconstruire un pan d'histoire, mais aussi – et surtout – d'exposer les mécanismes cachés qui la rendent possible, les constructions discursives qui justifient l'injustifiable, les pouvoirs factuels qui sont derrière les pouvoirs visibles. D'établir, en somme, les vraies responsabilités.

María, tu détailles, dans la « note de l'auteure » qui clôt le livre, les raisons qui t'ont amenée à l'écrire et, surtout, à choisir cette approche. Veux-tu nous les rappeler ?

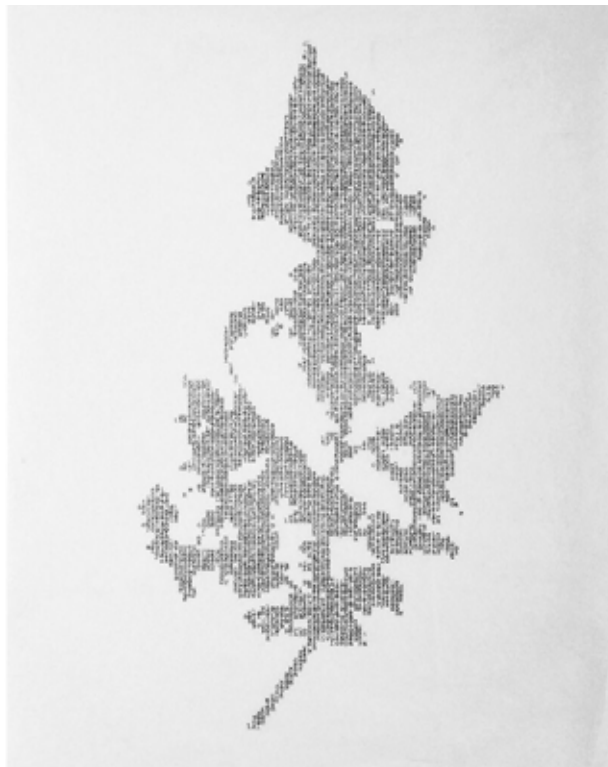
Les crimes contre l'humanité perpétrés par les dictatures des années 70 en Amérique latine m'inspirent une horreur comparable à celle qui m'habite depuis l'adolescence à l'égard des crimes nazis. Je voulais essayer de comprendre comment nos sociétés, supposées civilisées, pouvaient se transformer tout à coup en horribles machines criminelles. Je me suis surtout posé les questions suivantes : Comment des hommes ont-ils pu réussir à imposer la torture comme pratique systématique et massive ? Qui étaient ces hommes ? Est-ce que tous ceux qui y ont participé étaient des monstres ? Qui ou quoi les incitait à agir ainsi ?

J'ai écrit ce livre en essayant de montrer qu'en dehors des idéologues convaincus et de pervers, parmi les tortionnaires, il y avait beaucoup d'hommes et de femmes comme tout un chacun... J'ai essayé d'imaginer comment réagissaient les jeunes officiers auxquels on enseignait ces traitements. Avaient-ils la possibilité de refuser ? Comment se voyaient-ils eux-mêmes ? Que savaient leurs familles de leur travail ? Que sont-ils devenus plus tard ?

Le cinéaste cambodgien Rithy Panh dans une réponse à une question de Nicolas Truong dit : « Je me suis rendu compte que créer un bourreau est bien plus facile que ce que l'on croit. » J'ai voulu l'illustrer par des exemples en m'appuyant sur tout ce que j'ai lu, vu et entendu autour des régimes dictatoriaux en Amérique du Sud et, en utilisant comme cadre les premiers temps de l'école de torture de Tejas Verdes, créée tout de suite après le coup d'État au Chili, par Manuel Contreras, le directeur de la DINA et bras droit de Pinochet.

Les questions auxquelles tu essaies de répondre par l'écriture sont sans doute les mêmes que nous nous posons à chaque fois face à ces événements dont on a si souvent pensé qu'ils étaient indicibles, qui nous semblent toujours se situer en dehors de la raison. Puisque tu les mets en mots, je suppose que tu n'es pas d'accord avec la première de ces affirmations. Quant à la deuxième, je me disais en te lisant que tu arrives à identifier, sinon des « raisons », des motivations...

La souffrance incommensurable des victimes est certainement indicible, mais les motivations, pensées et agissements des tortionnaires, les mécanismes qui les fabriquent, peuvent et doivent être démontés, dévoilés, dénoncés ; sinon, comment empêcher que cela ne se reproduise ? Former des milliers de militaires de toute l'Amérique latine aux techniques de renseignement basées sur la torture est en dehors de la raison.



© Johanna Calle - Sans titre, 2015. Feuille vermoulue. 45,5 x 28,5 cm |

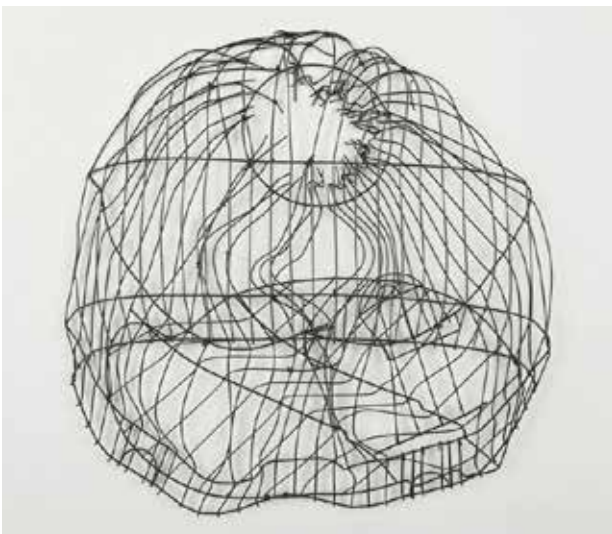
Je dirais que Piedras Blancas est une sorte d'archive, de répertoire, dans le sens où, à travers les divers personnages, qui ne sont pas tous des tortionnaires convaincus, tu travailles un complexe échantillon de comportements et, surtout, de constructions idéologiques, discursives et imaginaires. Je voudrais que tu nous expliques comment tu as travaillé tes personnages, leurs contradictions ou leurs cohérences intérieures, les arguments qu'ils utilisent pour se donner bonne conscience. La question idéologique apparaît, très souvent, non pas comme raison des actes, mais comme excuse qui recouvre d'autres motivations, plus proches des mesquineries quotidiennes, des petites frustrations, des envies inconfessables...

Mis à part pour les cas particuliers du directeur de Piedras Blancas, idéologue convaincu pour lequel j'ai exploré ses motivations jusque dans l'enfance, et pour celui d'un trio de capitaines-instructeurs, que j'ai supposés pervers par essence et pour lesquels je n'ai pas jugé utile de leur construire une histoire, je me suis dit, qu'avant de devenir des tortionnaires, tous les autres personnages étaient des

êtres humains « normaux ». Je suis partie de cette normalité. J'ai essayé d'imaginer un échantillon de comportements en me glissant dans la tête de chacun des personnages autour du moment où ils doivent choisir entre torturer ou refuser de le faire. Je ne suis pas allée plus loin, car je n'ai pas voulu me risquer davantage dans ces eaux troubles, ni emmener le lecteur en ce sens, comme a pu le faire Jonathan Littell dans *Les Bienveillantes*. J'ai situé cette partie du roman au premier mois de la dictature, je voulais montrer le moment du basculement dans le mal des individus et du pays.

Il y a dans le livre une analyse approfondie des mécanismes de pouvoir, ainsi que des différents niveaux où ils peuvent s'exercer. Il y a le plan institutionnel, il y a les pouvoirs économiques et culturels, il y a le pouvoir de la force. Mais la galerie de personnages que tu as créée nous mène à penser qu'il n'y a pas de pouvoir sans peur...

L'utilisation de la peur est la clé de voûte de tous les régimes totalitaires. La peur, savamment manipulée est un levier d'une puissance redoutable.



© Johanna Calle - Perspectives

Un des points les plus saisissants du roman est la mise en scène d'une sorte d'école de la torture. Nous n'accédons pas uniquement aux témoignages fictifs de ceux qui subissent la torture dans leurs corps et dans leurs âmes, mais aussi à ceux des militaires qui détruisent ceux qu'ils considèrent leurs ennemis. Ce qui glace le sang, même si nous savons tous que ces écoles ont existé, où elles étaient et qui les dirigeaient, est que tu mets en scène l'apprentissage méthodique, minutieux, réfléchi des gestes qui destituent l'humanité des victimes et brisent leurs corps. La voilà, la scène par excellence, la métaphore essentielle de la dictature : pas de choix, pas d'échappatoire, sauf pour les héros. Tous, les enthousiastes et les réticents, seront dégradés en dégradant. C'est le sens que tu voulais donner à ton roman ?

Oui. Je crois qu'au sein des forces armées, il était impossible de s'opposer ; résister revenait le plus souvent à être fusillé. Il faudrait rendre hommage à tous les militaires qui ont refusé de pratiquer la torture, à tous ceux qui se sont opposés à la barbarie et qui ont payé le prix fort. Il faudrait aussi, d'autre part, essayer de comprendre ceux qui ont obéi parce qu'ils n'avaient pas d'autre échappatoire. Ce sont aussi des victimes. À la fois victime et coupable, position peu enviable.

[Je peux citer deux ouvrages concernant des militaires qui se sont opposés aux putschistes : Marco Fajardo : *Contra Bachelet y otros, Los militares que se opusieron al golpe*; Quimantú, 2013 ; Jorge Magasich : *Los que dijeron "No": Historia del movimiento de los marinos antigolpistas de 1973*; LOM, 2008].

Autre composante fondamentale de cet univers, les divers degrés d'occultation de la vérité : le secret, le simulacre, le mensonge, la dissimulation, la manipulation... Pourquoi ces procédés sont des attributs du pouvoir, et comment faire pour ne pas tomber dans les pièges qu'ils nous tendent ?

Le pouvoir totalitaire, pour se maintenir, doit contrôler l'information, censurant tout ce qui pourrait le mettre en cause et exaltant tout ce qui pourrait le renforcer. Le mensonge, l'occultation de la vérité, la criminalisation des opposants vont de pair avec cela. Mais la manipulation de l'information existe aussi en démocratie. C'est bien souvent par la manipulation de l'information qu'arrivent les dictatures. N'est-ce pas ?

Il y a parmi tes personnages ceux qui ne prendront jamais conscience de l'énormité de leurs agissements, d'autres qui comprennent tardivement et sont travaillés par la culpabilité. Il y en a qui comprennent depuis le début, mais n'osent pas s'opposer aux ordres ; d'autres qui résistent et en paient le prix. Il y en a même qui, sans forcément se racheter, semblent récupérer un semblant d'humanité a posteriori. Le narrateur fondamental de ton roman ne juge pas ; mais on comprend en te lisant quels sont ceux qui ne demanderont ni ne mériteront jamais le pardon. Peut-on, à ton avis, revenir de cette condition qui fait que l'homme se prenne pour Dieu ? Y a-t-il une vie après l'aveuglement ?

Dans les annexes du documentaire *Les Escadrons de la Mort* de Marie Monique Robin, un ex-militaire, haut gradé argentin, reconnaît avoir compris, des années après la dictature, que c'était une erreur monumentale d'avoir adhéré à la Doctrine de sécurité intérieure. J'ignore s'il était sincère et si d'autres hauts gradés pensent comme lui.

Pour ma part, j'ai essayé d'aborder ta question à travers le personnage de Mario Davila, inspiré par Manuel Contreras, le grand patron de la DINA, qui, lui, n'a jamais éprouvé le moindre regret. Je pense qu'il est très difficile pour les vrais idéologues, les décideurs, pour ceux qui détiennent le véritable pouvoir, de revenir en arrière pour se remettre en question. Il faudrait qu'ils renient une idéologie sur la-



quelle ils se sont construits..., qu'ils comprennent et acceptent humblement qu'ils se sont trompés sur toute la ligne, depuis le début... Dans un roman, on peut essayer de trouver une manière plausible de produire cet effet, mais dans la vie réelle, c'est un peu plus difficile...

Primo Lévi écrit, dans *Si c'est un homme, qu'il y a, même dans l'enfer concentrationnaire, des gens qui ont l'étoffe « des martyrs ou des saints », c'est-à-dire, capables de ne pas tomber dans la misère morale à laquelle le système les pousse. La résistance est forcément héroïque, ou bien elle est à la mesure de chacun de nous ?*

Je suis mal placée pour répondre à cela, puisque je n'ai pas vécu cette expérience. Nous savons qu'il y a des personnes d'un courage et d'une intégrité exceptionnelles, à toute épreuve, mais c'est une minorité. Il y en a d'autres qui peuvent réagir de manière héroïque un jour et d'une manière beaucoup moins héroïque un autre jour et il y en a d'autres qui seront presque toujours dominés par la peur. Attention aux jugements hâtifs.

Si j'ai bien lu, la question de classe est un ressort essentiel des actions des personnages. Et bien qu'on puisse se dire que cela fait partie de toute société capitaliste, j'ai l'impression que tu décèles là quelques traits spécifiques à la société chilienne. Est-ce que je me trompe ?

Il faudrait être sociologue pour analyser correctement ce que la notion de classe a de spécifique au Chili. J'en ai utilisé deux aspects. Le premier est le désir d'une partie importante de la population de se faire bien voir par les membres de la classe dominante, au point que certains souffriraient du « syndrome du majordome » et donneraient tout pour être leurs meilleurs alliés. Sous le gouvernement d'Allende, les attitudes avaient commencé à changer, mais avec l'arrivée de la dictature, ces avancées ont disparu. Le deuxième est la pratique du mépris. Par exemple, il y a les métiers respectables et les autres, les origines respectables (européens, peau blanche) et les autres, les quartiers respectables et les autres, les officiers des armées (respectables) et les hommes de troupe, etc. Bien qu'issus de la classe dominante, les officiers de l'armée de terre étaient à l'époque très méprisés, ils étaient très mal payés : la période de la dictature leur a permis de s'enrichir et d'arracher une forme de revanche.

Le regard psychanalytique fait-il partie de ta « boîte à outils » pour essayer de comprendre le comment et le pourquoi des agissements des militaires ?

Le regard psychanalytique peut aider à comprendre certains cas particuliers. Je me suis posé la question sur ce qui pouvait pousser un homme à vouloir instaurer et diriger des services de renseignement basés sur la terreur et l'horreur. Il y a bien de la folie dans cette démarche, non ? J'ai eu alors l'idée de donner une explication psychanalytique plausible au comportement du personnage de Mario Davila, c'est du ressort du roman.

Au-delà des failles individuelles, qui est responsable d'avoir imposé dans les sociétés du Cône Sud latino-américain la sorte de doxa, de « bon sens » qui a rendu possibles les faits que tu représentes ? Peux-tu nous dire où se niche, à ton avis, le pouvoir réel qui tire les ficelles derrière les marionnettes visibles ?

Depuis les années soixante, les États-Unis ont voulu former les mentalités des dirigeants des pays sous leur emprise. Ils se sont alliés aux classes dominantes de ces pays, ont formé leurs économistes à leur guise et instruit leurs militaires à la Doctrine de sécurité intérieure, instaurant un tout cohérent et très efficace pour défendre ses propres intérêts. Au Chili, les détenteurs des grandes fortunes locales, quelques rares familles, étaient leurs complices. Ce sont ces derniers qui ont manipulé l'opinion publique, (ils continuent à le faire), et soutenu les militaires. Dans *Piedras Blancas*, j'aborde cette question en arrière-plan, à travers l'amitié entre Mario Davila et Ricardo, qui est comme une métaphore de cette réalité chilienne. Par ailleurs, et en revenant à ta question précédente, je pense que l'idée d'avoir la moindre responsabilité dans les crimes des dictatures n'a jamais effleuré les civils en question.

Je ne vais pas te demander de dévoiler la fin de ton roman, qui signifie un tour de vis important et particulièrement éclairant, presque le diagnostic sociologique d'un certain Chili.

Laissons alors les lecteurs découvrir cette fin. Merci beaucoup pour tes questions.

Marián SEMILLA-DURÁN

Marián Semilla-Durán, professeur émérite de l'université Lumière Lyon 2. Elle a été directrice du département des langues romanes. María Isabel Mordojovich (María London) est née à Punta Arenas, au sud de la Patagonie chilienne. Elle a vécu à Iquique, au nord du Chili, puis à Santiago. Elle a fait ses études à la *Facultad de Ciencias Físicas y Matemáticas* de l'université du Chili où elle est devenue professeur et chercheur avant d'épouser un mathématicien français et émigrer en France. Elle réside à Grenoble depuis 1976 et elle est retraitée depuis 2015 d'un laboratoire de recherche au CHU de Grenoble. Son livre *Piedras Blancas* a été publié au Chili en novembre 2016 par les éditions Forja à Santiago.



© AmphiOpéra de Lyon |

DIX ANNÉES DE LECTURES ET MUSIQUES À LYON

Nous revenons sur dix ans de lectures et de musiques organisées, depuis 2008, à l'AmphiOpéra de Lyon dans le cadre de notre festival littéraire Belles Latinas. Au moment du départ de son directeur François Postaire – pour une retraite bien méritée –, nous souhaitons lui rendre hommage et remercier pour la confiance qu'il nous a accordée en donnant une belle visibilité aux expressions culturelles latino-américaines.

L'objectif central de la structure associative Nouveaux Espaces Latinos depuis sa création en 1984 a été de se consacrer à la médiation des informations sur les sociétés et cultures de l'Amérique latine, laissant des actions humanitaires et de solidarité à d'autres structures implantées dans la région. Nous avons centré notre travail sur la fabrication d'une publication en français, animée par une équipe entièrement bénévole, pour garantir une continuité face aux aléas des ressources financières toujours limitées. La publication pour se faire connaître a commencé très rapidement à penser aux animations culturelles et notamment autour de parutions en librairies où l'Amérique latine était présente.

L'Amérique latine est la « cousine éloignée » de la France. Les ressortissants

latino-américains arrivés dans les années soixante-dix suite aux événements douloureux des années de dictature, ont été bien accueillis et leur intégration a été et reste une bonne réussite. Néanmoins, les cultures de l'Amérique latine, excepté dans les circuits intellectuels, universitaires et étudiants, notamment des grandes écoles, restent peu suivies.

Depuis les années quatre-vingt-dix nous avons intensifié nos activités culturelles en organisant des rencontres et des colloques en association avec des structures solides dans la région de Lyon. Le grand tournant est venu au début des années deux mille, lorsque se préparait à Lyon une Biennale internationale de la danse dont le thème était Terra Latina. Le directeur de la Maison de la danse de l'époque, qui connaissait

déjà l'action d'Espaces Latinos, nous a accueillis pour appuyer une initiative novatrice en résonance avec une biennale de danse latino-américaine.

Cette opportunité nous a obligés à repenser nos activités et surtout à saisir cette opportunité et utiliser la grande vitrine d'une biennale internationale. Nous étions un tout petit comité d'animation et nous disposions de très faibles ressources matérielles. En revanche, depuis des années, notre revue sur l'Amérique latine était distribuée par réseau postal dans toute la France. Cela nous a permis de disposer d'un carnet d'adresses et des contacts potentiellement disposés à nous épauler pour un événement dans le cadre d'une biennale.

La littérature était un de nos atouts, car depuis notre fondation, nous



avons toujours privilégié d'informer sur les ouvrages de fiction ou consacrés aux sciences humaines touchant l'Amérique latine et les Caraïbes. Il nous fallait créer un concept facile à retenir. Un week-end où nous allions réunir des écrivains latino-américains sur une place au cœur de Lyon. La féminité du mot littérature nous a donné l'idée d'associer le mot en français **Belles** avec un mot hispanisant **Latinas**. Nous avons créé un logo rapidement et huit écrivains latinos ont accepté de participer à la première édition. Et le format des animations a été aussi original : sous un chapiteau dans la place Colbert, au cœur de la Croix-Rousse, à deux pas de la cour de Vorace et des vieux ateliers de canuts.

La Biennale de la danse était annoncée les trois premières semaines de 2002. En résonance donc le premier week-end d'octobre et avec très peu de moyens, les amis, les professeurs de langues et les aficionados des lectures latino-américaines étaient au rendez-vous.

nouveau maire du 1er arrdt., Nathalie Perrin, qui connaissait notre travail de médiation culturelle, a favorisé notre implantation dans un beau local que nous utilisons encore aujourd'hui. Le bon résultat de Belles Latinas a motivé notre maire à nous proposer des moyens pour donner une belle continuité aux festivals annuels suivants, et sans son soutien et de son équipe municipale, malgré notre détermination et nos envies, nous ne serions pas ici en train de raconter la belle histoire des Belles Latinas.

L'AmphiOpéra de Lyon

Le mois d'octobre est parfois très frais à Lyon, et un chapiteau, malgré le chauffage, n'est pas le lieu idéal pour écouter des heures de conférences littéraires. En 2006, un élu nous a conseillé d'essayer d'obtenir pour la clôture de Belles Latinas un haut lieu de la culture à Lyon. La meilleure sans doute est l'Opéra de Lyon. Il est situé place de la Comédie, en face de l'hôtel de ville. Construit en

la Ville de Lyon qui nous accordait la gratuité pour une soirée de clôture, nous sommes allés rencontrer les responsables de l'AmphiOpéra de Lyon. Patatras nous découvrirent que la gratuité n'était pas gratuite... Il fallait au moins régler les frais techniques, presque un cinquième de notre maigre budget. Mais nous avons saisi cette possibilité de donner une place à Belles Latinas et nous avons finalement été présents pour achever le festival 2007 et cela nous a donné envie de poursuivre l'aventure.

Début 2008, nous avons fait connaissance, avec le directeur de l'Amphi, François Postaire. Nous avons tout de suite été admiratifs de sa carrière à l'Opéra de Lyon marquée par une grande exigence et beaucoup de professionnalisme. Lors de nos premiers entretiens, sachant que peu d'événements culturels latino-américains y étaient organisés, il était prêt à nous donner une opportunité pour donner un cadre à nos ambitions. En plus et grande surprise pour nous tous, il nous proposait un calendrier de dates, en novembre, où l'Amphi ajouterait à leurs frais, des concerts avec des artistes pour des spectacles autour de la musique latino-américaine.

En 2008, nous avons organisé les quatre premières lectures à midi étalées sur deux semaines, les mercredis et vendredis, et en soirée, nous avons présenté des rencontres littéraires alternées avec des concerts et des spectacles pour donner une présence latino-américaine consistante au cœur de la métropole de Lyon. Depuis 2008, une quarantaine de lectures ont été réalisées. Nous avons même tenté deux ou trois années de suite, d'organiser sous les arcades de l'Opéra un marché latino ou des animations de rue.

François Postaire a toujours su écouter et dialoguer avec nous et il restait attentif à nos propositions. Il a soutenu pendant dix ans un festival qui sans son apport sur la scène régionale n'aurait pas eu la présence actuelle. Nous avons fait venir depuis octobre 2002 plus de 250 écrivains,



© Radio Jazz à Lyon |

Un fait politique majeur est arrivé à Lyon avec l'élection à la mairie de l'actuel ministre de l'Intérieur. Début 2002, le changement politique de Lyon permettait aussi un changement de maire dans l'arrondissement où siègent Nouveaux Espaces Latinos. Le

1831, il a été totalement restructuré et agrandi entre 1989 et 1993 par Jean Nouvel. Le fameux architecte a ajouté au sous-sol, un amphithéâtre d'une taille idéale pour les activités comme les nôtres. Avec une lettre de

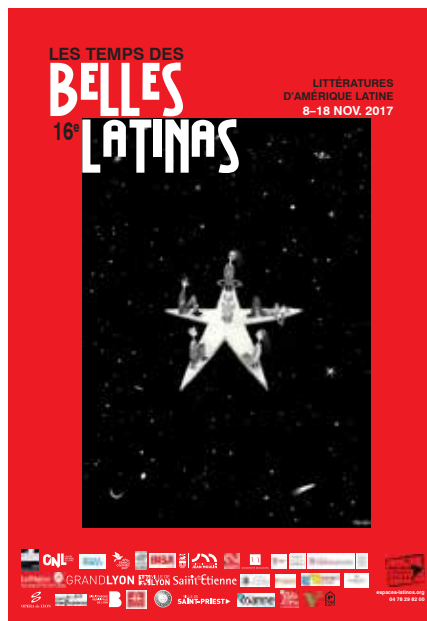
dont une partie sont français. Belles Latinas a su trouver à l'AmphiOpéra la vitrine idéale pour se faire connaître et François Postaire a même donné une place à une autre de nos initiatives, avec des documentaires latino-américains lors de la semaine de **Documental** dont la 11e édition se tiendra à l'Amphi fin novembre prochain.

Nous venons de rencontrer le tout nouveau directeur, **Olivier Conan**, qui partage avec nous l'intérêt pour les expressions des cultures latino-américaines. Il est aussi conscient, comme nous, que les temps actuels restent très difficiles pour le développement de nos activités et qu'il faudra rester très créatifs, inventifs et prêts à saisir des opportunités pour pérenniser encore les Nouveaux Espaces Latinos.

Nous saluons ici, ces dix années à l'AmphiOpéra, où les lectures de midi, quatre par festival, animées par des comédiens et musiciens et en présence d'écrivains invités, devraient se pérenniser et s'élargir dans d'autres lieux pour donner à la littérature, aux documentaires, aux expressions culturelles un attrait pour tous les publics. Nous renouvelons nos remerciements, pour leur fidélité, aux comédiens **Clémentine Allain**, **Manon Payelleville**, **Michaël Miano** et tout au début **Marie Oury** ainsi que les musiciens **Diana Baroni**, **Jaime Salazar**, **Zaza Desiderio** entre autres.

Notre équipe d'animation au moment où nous achevons les détails de la programmation de cette année, est depuis quelques mois aux fourneaux pour préparer les plats que nous servirons en 2018 dans le cadre de nos quatre festivals annuels, soulignons-le, uniques en France, par son contenu, sa composition d'équipe de bénévoles et volontaires et par son esprit de mutualisation et passion pour les dialogues culturels entre les peuples. Bonne retraite François Postaire. En espagnol la retraite c'est "la jubilación".

Januario ESPINOSA



Belles Latinas : Village-Terre

Pendant dix jours, une quinzaine d'écrivains se déplaceront dans plusieurs villes de France – notamment en région Auvergne-Rhône-Alpes – afin de participer à des manifestations, lectures, rencontres, projections, expositions et concerts dans le cadre des Belles Latinas du **8 au 18 novembre**. Ce festival sera en lien avec le 11e Documental, ayant pour objectif de faire découvrir l'Amérique latine par l'image, du **27 novembre au 2 décembre 2017**, qui organise la projection d'une dizaine de films documentaires en compétition.

Le visuel 2017 de 16e Belles Latinas nous a été proposé par le dessinateur uruguayen **Gervasio Troche**, un de nos auteurs invités. Son dessin, très poétique et que nous avons choisi d'intituler *Village-Terre*, représente ce nouveau monde que nous commençons à percevoir : la planète tout entière est désormais proche de chacun d'entre nous, les distances

sont raccourcies, les antipodes accessibles... Mais pour cohabiter, les citoyens du village-monde doivent apprendre à se comprendre.

Les auteurs invités, qui seront présents en novembre : **Gloria Bernal Acevedo** (Colombie – éd. Ladrões del tiempo), **Roberto Burgos Cantor** (Colombie – éd. Zinnia-Lyon), **Miguel Bonnefoy** (Venezuela, éd. Payot-Rivages), **Frédéric Couderc** (France, éd. Héloïse d'Ormesson), **Guiomar de Grammont** (Brésil, éd. Métailié), **Alicia Dujovne Ortiz** (Argentine, éd. Des Femmes), **Myriam Montoya** (Colombie, éd. Tel), **Samanta Schweblin** (Argentine, éd. Gallimard), **Mauricio Segura** (Chili-Québec, éd. du Boréal), **Karla Suárez** (Cuba, éd. Métailié), **Gervasio Troche** (Uruguay, éd. Insula), **Roberto Wong** (Mexique, éd. Lucquin), **Carole Zalberg** (France, éd. Grasset).

Le Forum du livre latino

Un nouvel événement aura lieu bientôt à l'AmphiOpéra de Lyon : le **Forum du livre latino-américain** le vendredi 17 novembre à 18 h. Sous forme d'une conversation avec différents acteurs littéraires français et latino-américains, il s'agira d'appréhender la circulation des littératures d'un côté à l'autre de l'Atlantique. Ainsi, on abordera les liens – plus ou moins évidents, plus ou moins secrets – entre les littératures latino-américaines et françaises, les auteurs et leurs influences mutuelles, sans oublier les « passeurs » – auteurs et intellectuels – qui ont migré vers d'autres aires linguistiques ou qui ont écrit dans d'autres langues : de José de Heredia à Héctor Bianciotti, en passant par Copi et bien d'autres. La conversation sera enrichie par le témoignage des invités qui, depuis leurs champs respectifs (la création littéraire ou le marché du livre), réfléchiront sur l'état actuel des relations entre les différentes traditions. Un forum à ne pas manquer.

J. E.





SENS INTERDITS / 19-29 OCT 2017
FESTIVAL INTERNATIONAL DE THÉÂTRE
LYON MÉTROPOLE / SENSINTERDITS.ORG

The background features a dense pattern of overlapping arrows pointing in various directions. Each arrow contains text in white on a black background, including country names and themes. Visible text includes: "ES / SENS INTERDITS", "ICES / MÉMOIRES / RÉSISTANCES / IDENT", "COLOMBIE / GRÈCE / EG", "RÉSISTANCE", "IDENTIT", "BOLIV", "BE", "TS", "IRAK / GRÈCE / EG", "SYRIE / LIBAN", "SUISSE / RWANDA", "RESISTAN", "ES / BELGIQUE / S", "IRAK / GRÈ", "OUN / RWANDA", "IDENTITÉ", "PTÉ / CAME", "N / RWANDA", "RES", "RÉSISTANCES / ID", "SUISSE /", "RUSSIE /", "KAZAKHSTAN / RUSSIE", "RÉSISTAN", "SERBIE /", "TAN / RU", "ECE /".

SENS INTERDITS

UNE CINQUIÈME ÉDITION

THÉÂTRALE BOULEVERSANTE

Le festival international de théâtre de la métropole lyonnaise Sens Interdits ouvre sa cinquième édition. Du 19 au 29 octobre, vingt et une compagnies venant de dix-sept pays - dont trois latino-américains - amènent le public à s'interroger sur son rapport à l'autre, sur les bouleversements du monde contemporain ici et là.

Il s'agit de la cinquième édition du festival de théâtre international Sens Interdits, mémoires, identités, résistances. Pour cette année, ce festival unique continue d'interroger notre monde en s'affirmant comme « un espace de libre expression et de confrontations intellectuelles et esthétiques ». Pendant une dizaine de jours, du 19 au 29 octobre, dans la métropole lyonnaise, se produiront des troupes de pays comme la Serbie, la Russie, le Liban, l'Égypte, l'Irak, la Lituanie, la Roumanie, le Kazakhstan, la Grèce, la France, la Belgique, la Suède, la Suisse, la Serbie, le Rwanda, le Cameroun, la Colombie et la Bolivie. En partenariat avec treize salles de l'agglomération, dont entre autres les théâtres des Célestins, de la Renaissance, Jean-Marais, l'Espace Albert-Camus, la Maison de la Danse, Le Radiant, etc. Ce théâtre de l'urgence et de la résistance nous fera découvrir la grande diversité d'un monde globalisé. Nombre des compagnies et troupes invitées ont vu le jour dans des pays en guerre, en conflits armés ou traversés par des crises politiques et économiques. Les sujets qu'elles abordent nous parlent ainsi de l'autoritarisme, de l'oppression, de la discrimination, du fanatisme politique ou religieux, de l'exil, des crises humanitaires, des migrations. Ce festival représente pour ces metteurs en scène et artistes, une occasion exceptionnelle pour se faire connaître et faire entendre leur révolte et pour le public de sentir la diversité des voix, des esthétiques et des langages.

La Colombie à l'honneur

Cette année Sens Interdits, en écho à l'année croisée France-Colombie, consacre un focus sur la Colombie avec trois pièces : *Mujer Vertical*, sur la violence faite aux femmes, avec trois grandes actrices colombiennes. Après avoir été présentée en Colombie en mai dernier, *Mujer vertical* est en tournée en France. Le metteur en scène français (Saint-Étienne) Éric Massé a entendu à Bogotà les témoignages de femmes démobilisées, victimes, guérilleras des FARC, paramilitaires, de femmes politiques. *Labio de liebre* du metteur en scène Fabio Rubiano et Marcela Valencia du Teatro Petra, traite le sujet de la

vengeance et du pardon dans un pays ravagé par une guerre civile de plusieurs décennies. *La Despedida*, du Mapa Teatro de Heidi et Rolf Abderhalden, est la troisième partie d'un triptyque créé en 2010, dont la deuxième partie fut présentée en Avignon, en 2012. Cette pièce interroge l'histoire contemporaine colombienne. Et, toujours en lien avec l'Amérique latine, le grand Matthias Langhoff met en scène *La Mission*, œuvre s'inspirant d'un texte de Heiner Müller, avec des comédiens boliviens de l'École nationale de théâtre de Santa Cruz.



© Pièce colombienne Levres |



L'édition précédente, en 2015, avait donné aussi une place d'honneur au théâtre chilien avec des pièces politiques très fortes comme *J'ai tué Pinochet* de Christian Flores ou *Acceso* des Chiliens Pablo Larraín et Roberto Farías. Acceso, grâce au soutien de Sens Interdits, a réalisé une tournée en Europe avec une quarantaine de représentations. Cette édition est dédiée également au metteur en scène Kirill Serebrennikov, assigné à résidence depuis cet été par le pouvoir russe.

Une volonté de renouveau artistique

Pendant ces dix jours, vingt et un spectacles seront présentés et en parallèle le public pourra assister à de nombreuses rencontres (48), dialogues et débats avec les artistes autour des thématiques abordées par les œuvres de théâtre à l'issue des représentations ou dans le grand chapiteau installé pour l'occasion sur la place de Célestin ou dans des lieux partenaires. Des spectacles de rue, de danse, du cirque et des conférences, des tables rondes, des expositions accompagneront ces dix jours et un bal clôturant le tout comme un signe d'espoir. Cette édition est marquée par une volonté manifeste de renouveau artistique, avec la création de l'École éphémère qui accueillera, pour des ateliers, des master class et surtout une immersion dans le festival d'une soixantaine d'élèves de grandes écoles d'art d'ici ou d'ailleurs.

Ouvrir les yeux et les oreilles

Voici un extrait de l'éditorial de Patrick Penot, directeur de Sens Interdits, qui nous invite à ouvrir grand nos yeux et nos oreilles pour voir et écouter la rumeur du monde, notre monde : « Le monde tangué d'un attentat à l'autre, d'une guerre civile à une catastrophe écologique, d'un espoir vite avorté à la résignation devant la montée de la division et du repli. Crise économique, crise humanitaire, discrédit du politique, perte des repères, confusion générale... La liste est longue de ce qui conduit à l'abandon du collectif, à l'indifférence aux autres et au plaisir mortifère de l'entre-soi. Alors quoi ? La frontière et le mur comme horizon ? L'asphyxie comme projet ? Réagissons ! Ouvrons portes et fenêtres et regardons le monde ! Appelons la diversité des regards, des pratiques, des esthétiques ! Écoutons les artistes ! Suivons ces troupes invitées. (...). Alors, l'espoir par le théâtre ? ». Nous ne pouvons donc que vous inciter à aller voir ce théâtre pour mieux nous saisir et appréhender les réalités du monde, mais aussi pour imaginer avec lui des solutions et pourquoi pas de nouvelles perspectives et utopies.

Olga BARRY

Toutes les infos sur : www.sensinterdits.org - Festival Sens Interdits. Les Célestins - Théâtre de Lyon, Place des Célestins, 69002 Lyon. Tél. : 04 72 77 40 00.



© Femmes Verticales - Sens Interdits |

VENEZUELA

HISTOIRE CONTEMPORAINE

D'UN PAYS EN DIFFICULTÉ

1998, le Venezuela n'était pas, ou si peu, dans le radar des médias. Bien sûr, il intéressait quelques rêveurs d'Eldorado, les représentants des grandes marques du luxe et des chasseurs d'images au fait des splendeurs de l'Amazonie, des Andes et des Caraïbes.

A l'affût, quelques grandes compagnies pétrolières attendaient l'ouverture du monopole national pour l'exploitation des champs bitumineux de l'Orénoque. Les multinationales prenaient pied dans le pays et la rente semblait pouvoir s'éterniser pour beaucoup de Vénézuéliens. Pas tous, tant s'en faut ! L'exaspération des exclus de la rente (près de la moitié de la population) donnait à **Hugo Chávez** un crédit politique au départ très élevé. Recouvrant la liberté et ses droits civils par amnistie présidentielle, vainqueur d'élections libres, Chávez annonçait la promotion de droits nouveaux pour les plus démunis, à la satisfaction de tous les tenants d'une démocratie sociale, juste et inclusive.

Ce qui s'est passé au Venezuela avec le commandant Chávez a sans aucun doute été inspirant pour la gauche et les démocrates au Venezuela (et au-delà), lassés de voir se perpétuer un régime dominé par des oligarchies et discrédité par des enrichissements sans cause. L'idée d'une Constituante accouchant d'une nouvelle République a enflammé les esprits et suscité beaucoup d'espérances dans toutes les couches de la société vénézuélienne. Les « gens » ont adhéré au projet comme à un grand commencement. Le « socialisme du XXI^e siècle » armé d'un pétrole au plus haut, semblait pouvoir flirter avec l'éternité, défier la rareté, abattre à l'intérieur les oligarchies, dépenser sans compter l'argent de la rente pétrolière en ciblant les pauvres. Avec un baril à plus de 100 dollars, le Venezuela pouvait s'acheter des solidarités régionales et narguer l'Empire. La fatalité traduite dans la formule « *Loin de Dieu, proche des États-Unis* » avait du plomb dans l'aile.

Toutefois, une économie indexée sur le prix d'une seule matière première a toujours quelques fragilités. Ceux qui connaissent un peu le pays, suivent le fil des événements depuis plus de vingt ans et reçoivent régulièrement des témoignages de vies ordinaires, s'alarment des déconvenues supposées du pays et de ses gens, annoncées bien avant la disparition de Chávez.

Un effondrement économique

Même insoumis – surtout insoumis – aux ukases de la doxa économique et du système, on ne peut déroger aux "explications" et à l'examen scrupuleux des faits qui disent le Venezuela au bord du chaos économique, social et institutionnel. Les dénonciations politiques font beaucoup appel aux valeurs, aux partis pris idéologiques et aux détestations routinières. Parlons plutôt du pétrole puisque tout nous y ramène : il est le centre de gravité du pouvoir au Venezuela, il coalise les militaires et les gouvernants, le peuple et le pouvoir, il est la clé des victoires électorales, il éclaire les crises institutionnelles et la géopolitique régionale, il fait et défait les politiques sociales et les soutiens intérieurs et extérieurs.

Quels arguments peut-on opposer aux faits dits concrets construits par les USA, des pays latinos voisins, les Européens, les organisations internationales, la "*Voz de la diaspora venezolana*" ? Ils sont dorénavant abondamment rapportés par les médias américains et la plupart des journaux français et espagnols. Pourtant, en France, de nombreuses personnalités intellectuelles et politiques et des partis suivent depuis près de vingt ans avec une sympathie profonde et une adhésion inspirée ce qui a été fait, ce qui est fait et ce qui reste à faire.

De ce côté-là, un grand silence règne ou bien les propos porteurs de réponses et d'éclairages convaincants se font parcimonieux. On voit bien que certains ont recours à des expédients dignes des « campagnes d'explication » du Parti communiste des années cinquante du siècle dernier. Ils dénoncent pêle-mêle des médias partiels, des oppositions fascistes, des propositions contre-révolutionnaires, des terroristes, des agents de l'étranger à la solde de l'empire... Ces invectives sont improvisées dans l'urgence et ne sont pas satisfaisantes. Les démocrates sont donc face à une pénurie d'explications, une absence de « faits alternatifs » solidement documentés.



Des faits à déconstruire, des explications à construire

Ce que la doxa et les médias nous répètent à l'envi est à décortiquer sauf à miser sur le court terme, l'oubli ou l'immense capacité d'indifférence. L'économie du Venezuela repose quasi entièrement sur le pétrole. Il représente 96 % de ses exportations. Hugo Chávez a investi une bonne part de ses revenus dans l'éducation et la santé de la population. Et de quelle ample manière ! Entre 2004 et 2015, Caracas a perçu 750 milliards de dollars, selon les chiffres officiels. "Semer le pétrole" a consisté à subventionner les nourritures de première nécessité (les Mercal), à améliorer la couverture médicale des plus démunis, à organiser des formations *bolivariennes* civiles, militaires et paramilitaires. Au long des années, le pays a été le théâtre de campagnes électorales fiévreuses et toujours victorieuses. Bien sûr, pour les gens ordinaires, dans les lieux publics, on parlait à voix basse si on devait exprimer des réserves ou des doutes. Dans les appartements aussi, comme si les murs avaient des oreilles. Pour les acteurs de la société civile éloignés des positions et des adhésions partisans, le silence lui-même était devenu coupable. Pour les fonctionnaires, la participation aux manifestations de soutien était devenue obligation de service. On parlait d'un pays polarisé à l'extrême mais, saluée ou regrettée, la victoire du chavisme restait incontestée. Les indicateurs de développement utilisés par les institutions onusiennes faisaient des bonds en avant, parallèles au cours du pétrole.

À côté de l'État fragile et colonisé par les gens de l'ancien régime, les « missions bolivariennes » ont-elles réduit la dépendance au pétrole, construit des infrastructures et installé des alternatives durables ? C'est de ce côté que des faits autres devraient être établis et des arguments opposés aux catastrophistes. L'effondrement des cours du pétrole a eu lieu dans des proportions vertigineuses : - 70 % en 18 mois, dont 50 % depuis août 2015. Il en résulte une chute des recettes fiscales du pays, dont 50 % proviennent du pétrole. Le déficit public est au-delà des 20 % du PIB.

Entre 2006 et 2014, le prix du baril côtoyait les 100 dollars. Quelle aubaine ! Construire des politiques publiques pour l'éducation, la formation, l'emploi, la santé et, en même temps, économiser pour contrer le contre-choc pétrolier prévisible n'était pas un dilemme austéritaire. Il faudrait démontrer que cela a bien été le cas, que le bon sens n'est pas l'ennemi du mieux-être économique et social. Or, les informations circulant dans les médias et les institutions financières internationales indiquent que tout va au plus mal. Les réserves auraient fondu à un point tel que le pays pourrait être en cessation de paiement à court terme. Un futur aussi sombre, s'il est avéré, sera-t-il surmonté par une constitution revisitée ou faut-il attendre la remontée du cours du pétrole ?

Le gouvernement vénézuélien ne publie plus de statistiques économiques. Le FMI indique que le PIB aurait baissé de 10 % en 2015, et presque autant en 2016. Le désordre constaté depuis plusieurs mois laisse penser que la décroissance se poursuit et atteindrait 30 % en 3 ans.

Est-ce ce modèle de décroissance qu'une seconde constituante veut consacrer, stopper ou réorienter ? Après tout, le PIB est le veau d'or des économies libérales et il existe d'autres indices et indicateurs plus probants. Quels sont-ils dans le Venezuela d'aujourd'hui et de demain ? Contestée dans sa composition, ses responsabilités et même le lieu de ses réunions, la nouvelle assemblée constituante a la tâche d'établir un nouvel ordre institutionnel et en même temps d'affermir l'économie du pays. Si c'est la bonne solution, il faudrait expliquer la révolution en cours et le nouvel ordre constitutionnel qui doit la soutenir.

L'inflation galopante – que les commentateurs atterrés qualifient d'hyperinflation – devrait cette année se hisser à 720 %, selon le FMI. D'autres auteurs avancent des chiffres plus extravagants. De fait, selon des témoignages partiels et partiels, le pays fait face à des pénuries croissantes de produits divers. Pour y faire face, les prix de certains produits ont été bloqués. Saine mesure qui a conduit des entreprises à cesser de les produire sans en diminuer la demande car certains sont de première nécessité. Sans surprise, comme dans l'économie de cueillette, la rareté a fait monter les prix. Cependant, grâce à cette expérience des limites, la créativité sociale est stimulée et on ne le dit pas assez. De multiples exemples viennent le montrer : on peut se passer de certains biens dont le besoin est artificiellement créé ou les substituer avec des solutions neuves.

Saisir activement chaque opportunité, faire montre de réactivité, se regrouper solidairement pour faire face à certaines pénuries, apprendre à modérer ses désirs matérialistes, puiser dans la richesse sociale pour se nourrir, apprendre des pairs, être plutôt qu'avoir, forger sans doute des hommes et des femmes nouveaux pour des temps nouveaux. L'inflation galopante n'est après tout qu'une courbe abstraite qui ne fait pas courber l'échine des gens vertueux et tempérés. Il ne provoquerait de soulèvements urbains que dans les quartiers blancs, violents et riches, fomenteurs de guerre civile.

Le temps de "la sobriété heureuse" est-il advenu et l'on en parlerait si peu ?

Le Venezuela résiste à l'empire américain et en cela il s'attire bien des sympathies dans un arc politique très large qui, en France, va de l'extrême droite à l'extrême gauche. Il est logique qu'avec sa monnaie, le bolivar, le pays tente d'affronter l'emprise du dollar : le change dollar/bolivar est administré. Toutefois, une pénurie importante de billets verts pour les entreprises et les particuliers semble



© Sans titre, Série Herbarier. |
2015 - 45,5 x 28,5 cm

fomenté à l'ombre du pouvoir un marché noir très populaire où la valeur de la monnaie locale a baissé de manière vertigineuse en deux ans. Officiellement, un dollar vaut 10 bolivars selon le taux de change le plus favorable parmi les nombreux appliqués par le gouvernement.

Mais sur le marché noir, un dollar vaut 1 000 bolivars. En outre, un contrôle de change s'emploie à limiter la fuite des capitaux et à empêcher les entreprises étrangères de rapatrier l'argent accumulé dans le pays. Ces mesures ont diminué le nombre de compagnies opérant dans le pays, en particulier les compagnies aériennes.

Ces diverses mesures expliquent la limitation des importations de biens et services effectuées ces dernières années. Ce sont les réactions prévues par les économistes néoclassiques. N'est-il pas temps de s'en affranchir ? N'a-t-on pas plutôt affaire à une planification favorisant la production locale concentrée sur les besoins populaires en médicaments, nourritures, biens et services essentiels ? À défaut de PIB, les indices de développement humain, de solidarités concrètes, de bonheur, de relations humaines ne seraient-ils pas en hausse ? Pourquoi le taire et se laisser intimider par les pseudo-spécialistes de l'économie aveuglés par des paradigmes explicatifs périmés ?

L'équation financière du Venezuela est compliquée nous disent les économistes classiques bornés par une arithmétique simpliste : sa dette annuelle serait d'une dizaine de milliards de dollars, une quarantaine de milliards de dollars seraient nécessaires pour régler ses importations, soit un total de 50 milliards, alors que ses recettes de pétrole ne dépasseraient pas 18 milliards. En attendant le retour incertain au baril à 100 dollars, le gouvernement devra donc couper dans ses achats à l'étranger et réviser drastiquement sa politique redistributive. Est-ce possible sans créer une crise humanitaire, disent-ils ? La crise humanitaire serait-elle même déjà là dans certaines zones du pays et certaines catégories pauvres de la population ? Des contre-enquêtes sont-elles disponibles, montrant que le retournement de l'élan initial du chavisme n'a pas lieu ?

On voit en tout cas des régulations se mettre en place. On l'a vu, la Constituante est la mesure connue la plus prometteuse. Les réductions d'horaire de travail dans la fonction publique, la mise en congés des salariés sont des formes d'économies de mobilités et d'énergie dans un pays qui en a beaucoup. Dans un élan autogestionnaire, les entreprises sont invitées à gérer leur propre production d'électricité.

Cette inventivité qui rompt avec les schémas habituels ne se heurterait-elle pas à une coalition internationale qui refuserait des prêts au pays s'il en avait besoin ou exigerait des primes de risque prohibitives pour financer sa dette si elle devenait ingérable ? Dans la litanie des mauvaises nouvelles, on nous dit que l'inflation, la chute du PIB, le taux de change au marché noir, le taux des obligations atteindraient des records.

L'exception vénézuélienne est décidément intéressante si elle permet de reconsidérer tous ces indices pour ce qu'ils sont : des conceptions simplistes et abstraites qui ne font pas baisser l'enthousiasme et le goût pour une autre société où le bonheur a toute sa place. Le rang du Venezuela dans l'indice de corruption serait alarmant : il est 166^e sur 176 pays, à égalité avec l'Iraq et suivi de l'Afghanistan. Sa note se dégrade d'année en année (*Transparency international*).

À la lecture de ces chiffres et de ces informations, on peine à trouver des repères hors du lexique et des catégories politiques et économiques habituels. Dictature disent-ils ! Sans "pudeur de gazelles", d'autres désignent le Venezuela comme un pays mafieux où les intérêts d'une nomenclatura bolivarienne et de militaires de haut rang seraient liés au narcotrafic international et au trafic de dollars quand la manne de la rente pétrolière se tarit.

Visant probablement des pays comme la Russie, la Turquie et même le Venezuela, *Transparency* note : "Dans les pays dirigés par des leaders populistes ou autocrates, nous constatons souvent des démocraties en déclin et des tentatives inquiétantes de réprimer la société civile, de limiter la liberté de la presse et d'affaiblir l'indépendance du pouvoir judiciaire".

Faute de réponses appropriées, la fabrique des faits dénonciateurs d'un régime prometteur ne va pas s'arrêter là. Cela risque d'installer une défiance à l'égard du chavisme et de ceux qui s'en font les défenseurs en Amérique latine et en Europe. Maradona vient de se déclarer "soldat bolivarien". Pour le moment il est bien seul et ressemble moins à un avant-centre qu'à un gardien de but seul face à une avalanche de pénalty.

Maurice NAHORY

Sources : AFP, Bloomberg, *El País*, FMI, France Culture, *Le Monde*, RFI, The Conversation, *Transparency International*.



LA LLORONA

LES PLAIES ROUVERTES D'AMÉRIQUE LATINE

La « Llorona », la pleureuse, il y a un peu plus de cinq cents ans hantait les nuits de Tenochtitlan. Annonçant les malheurs qui allaient détruire l'empire et la civilisation *mexica*. Le mythe de la pleureuse a traversé les siècles. Il s'est diversifié passant du Mexique aux autres pays conquis par l'Espagne. Son retour dans les Amériques latines d'aujourd'hui est révélateur de nouveaux malheurs.

La *Llorona*, et ses avatars de 2017 font carton plein. Les esprits qu'ils soient saints ou de mauvais augure ont spectaculairement réapparu ces dernières années. Les divinités qu'elles soient populaires, patentées par le Saint-Siège, ou concurrentes n'ont jamais été aussi vénérées. Au Mexique, foyer d'origine de la Pleureuse, comme au Brésil et au-delà. Cette fièvre spirituelle, illustre l'éruption incontinente de signes matériels hautement toxiques, culturels, économiques, politiques et sociaux.

Certes le terrain était propice à ces manifestations. L'histoire de l'Amérique latine est tissée de prophéties, de messies et de vierges mobilisant les émotions collectives. Leur mémoire court de génération en génération. Antonio Conselhero, la Difunta Correa, Jesús Malverde, le docteur Gregorio Hernández, parmi beaucoup, ont leurs fidèles. Ils partagent souvent ces vénération locales avec des croyances traversant les frontières : religions afro-américaines, – candomblé, santería, umbanda et vaudou –, évangélistes de tous poils, sanctuaires mariaux, icônes révolutionnaires.

Ce logiciel a repris du service actif. Le journaliste mexicain, José Gil Olmos, en propose une lecture stimulante. *"Ces cultes offrent des réponses insolubles par les credo officiels (...) aux millions de désespérés (...) sociaux en quête de protection"*. Les temps actuels prédisposent en effet à l'espoir et l'attente de miracles. Ils sont seuls perçus comme de nature à rétablir une justice refusée par le monde des hommes.

Les plaies historiques de l'Amérique latine se sont en effet rouvertes. Et elles sont mal, peu et parfois non soignées. La violence physique, les inégalités, l'austérité institutionnalisée, le dévoiement des principes démocratiques, philosophiques comme médiatiques et culturels, érodent les cohésions nationales et sociales. Les signes évidents de cette dégradation alimentent le recours au surnaturel.

On meurt de façon violente en 2017 en Amérique latine, tout autant et sinon plus qu'au Proche-Orient. Le crime est la traduction concrète d'une crise collective. Le quotidien mexicain *Milenio* rapportant des statistiques officielles signalait qu'en juillet 2017 : 1 113 personnes avaient été

assassinées au Mexique. La moyenne des homicides depuis janvier serait de 34 par jour. À Salvador de Bahia les autorités décomptent de 14 à 29 homicides par fin de semaine. L'ONG mexicaine, *Semaforo Delictivo*, précise que si la tendance se confirme il y aura fin décembre plus de 24 000 personnes décédées de mort violente au Mexique. 70 % de ces crimes sont liés au crime organisé.

On vit mal et de plus en plus difficilement. Quand bien sûr on est pauvre. Or l'Amérique latine étant la région du monde la plus inégalitaire, les économiquement faibles sont les plus nombreux. Le fossé entre les nantis et les démunis s'était quelque peu comblé entre 2000 et 2012. Cette page a été brutalement arrachée ces derniers mois. La croissance qui était en panne a bien repris des couleurs en 2017. La Cepal (Commission économique des Nations unies pour l'Amérique latine et les Caraïbes), en a donné le *la* collectif, + 1,1 %. Ce rebond est inégal, élevé dans le cas des pays centraméricains, plus faible pour la majorité. Le Centre d'analyse multidisciplinaire de l'UNAM a parallèlement rendu publique une

étude signalant une baisse du pouvoir d'achat des Mexicains de l'ordre de 13,3%. Au Brésil la laborieuse réforme de l'État engagée par le président de fait, Michel Temer, a d'ores et déjà une traduction sociale forte. Plus d'un million de Brésiliens modestes ont été exclus du programme, "Bourse famille" depuis 2016.

On vote de plus en plus mal. On assiste dans plusieurs pays à une dégradation de la démocratie. Les fondamentaux constitutionnels ne sont plus respectés. Au nom de grandes valeurs républicaines les députés brésiliens ont destitué en 2016 pour crime budgétaire la présidente Dilma Rousseff. La même chambre a rejeté la demande de mise en examen du chef de l'État actuel Michel Temer pour corruption présentée par le procureur général de la République. La décision de justice dans les deux cas n'a pas de fondement en droit. Elle a été légitimée par les nécessités politiques de la majorité parlementaire. L'intérêt général selon l'argumentaire présenté par les députés de droite s'impose à l'impératif de bonne justice. En clair l'État doit de façon urgente et prioritaire avant toute autre considération, "réformer" son train de vie, en réduisant ses ambitions sociales, industrielles, et réviser un Code du travail jugé dissuasif pour l'emploi et l'investissement étranger.

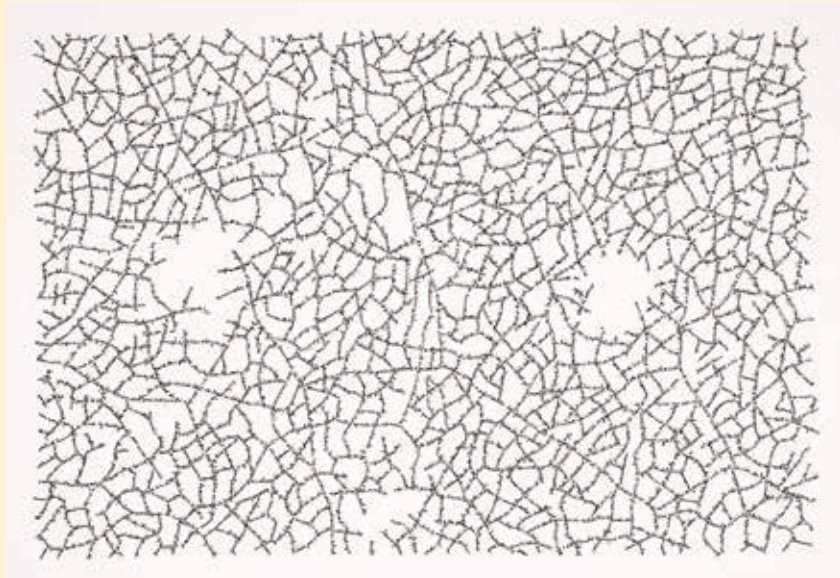
Le Venezuela vit en contre-jour un scénario voisin. L'inexistence d'un projet de développement autre que celui d'une économie rentière a mis le pays en faillite. L'échec a d'abord été économique, puis par ricochet social. Incapable d'assurer ses fins de mois et de financer ses importations en biens de toute sorte le Venezuela a été pris dans une spirale aggravée par la décote persistante des prix du pétrole. La sortie de crise proposée par les autorités a privilégié le terrain politique. Ayant logiquement perdu

compte tenu du contexte socio-économique les législatives de décembre 2015, le gouvernement a suspendu la consultation régionale de la fin 2016. Puis il a annoncé la mise en chantier d'une Constituante aux pouvoirs élargis. Cette Constituante, élue a minima, doit rédiger une Loi fondamentale se substituant à celle qu'avait fait adopter en 1999 Hugo Chávez. Elle doit aussi prendre le pas sur la Chambre des députés élue en 2015, définitivement vidée de toute compétence effective. L'opposition n'a présenté aucun plan crédible de relance de l'économie. Elle a accepté le terrain politique privilégié par le pouvoir, hésitant entre recours à la violence de rue et manifestations pacifiques de protestation.

Le code des valeurs communes est de moins en moins lisible. La justice, du Brésil au Venezuela, est au service des puissants. La presse, les médias ne jouent plus leur rôle supposé de quatrième pouvoir. Ils participent en tant qu'acteurs au combat politique. Les grands groupes, *Clarín*, en Argentine, *Globo* au Brésil, soutiennent l'option conservatrice et libérale et parfois désinforment. La citoyenneté des plus démunis est violemment contestée. Le recours politique

et médiatique à la lutte contre la corruption relève en temps de crise de la manipulation politique. Censée toucher toutes les familles politiques, cette quête de probité collective est au Brésil ciblée de façon privilégiée sur le PT et l'ex-président Lula. Au Mexique la commission nationale de développement des peuples indigènes a publiquement renoncé à traduire le Code pénal en langues autochtones. Puisque, précise le communiqué, les populations concernées sont analphabètes, cela ne servirait à rien. La hiérarchie catholique mexicaine n'est pas loin de partager ce point de vue. Juan Diego, premier Indien béatifié, tardivement par Jean-Paul II, n'a toujours pas en 2017 de sanctuaire officiel.

Le réajustement politique et idéologique en cours menace les équilibres démocratiques si difficilement acquis dans les années 1980. L'alternance, pierre de touche de tout système démocratique, est gravement interpellée, du Brésil au Venezuela. Les remises en question de la démocratie politique prétendent de l'Argentine au Mexique réviser à la baisse les équilibres sociaux. Derrière le harcèlement judiciaire de l'ex-président brésilien Lula da Silva, il y a, explique



© S Friche, 2006-07, encre de chine sur papier 30,5 x 45,5 cm |



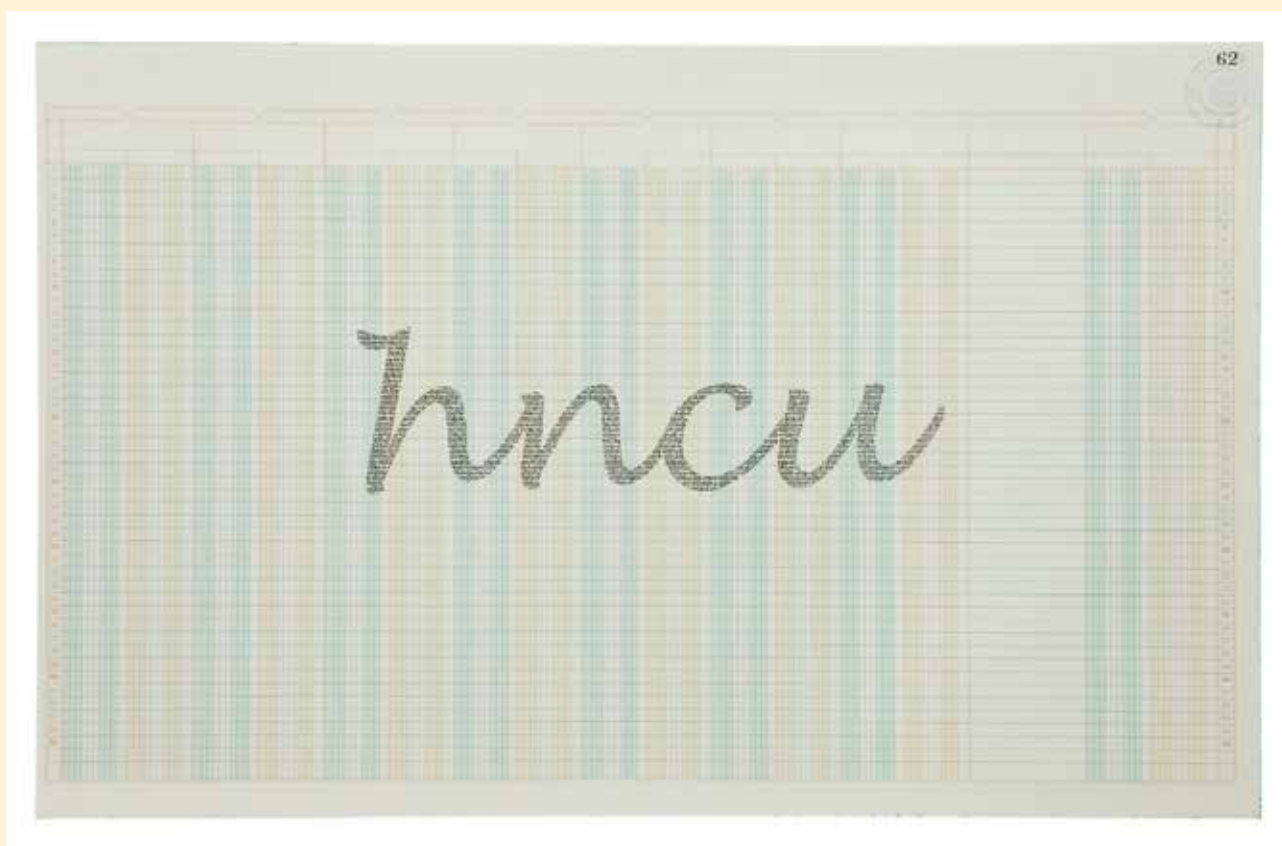
le politologue Armando Boito , le "rejet de la politique sociale des gouvernements PT, (...) perçue comme une remise en cause de l'apartheid social brésilien (...) que souhaite perpétuer « la classe moyenne supérieure »".

"Aaaaaaaaaaaaaay, mes enfants ! Le cri (de la Llorona) qui glace le sang et synthétise l'imaginaire populaire" en crise en est donc le recours ultime. La crise économique a bousculé

les certitudes sociales et démocratiques. La bataille des esprits menée par des médias parties au conflit a, provisoirement ? déplacé les démocrates sociaux. Reste donc le recours magique aux saints populaires. Déplaceront-ils les montagnes conservatrices pour panser les plaies inégalitaires et antidémocratiques rouvertes ces derniers temps ? Rien n'est moins sûr. "D'une certaine façon", signale José Gil Olmos, les

États devraient "leur être reconnaissants dans la mesure où ils catalysent le malaise social vers toutes sortes de chapelles au lieu de les pousser à la rébellion". Aaaaaaaaaaaaaay mes enfants !

Jean-Jacques KOURLIANDSKY



© Incu. Série Pluies. 2012-13. Texte sur papier |

Jean-Jacques Kourliandsky est diplômé en science politique de l'IEP de Bordeaux et docteur en histoire de l'université de Bordeaux-III. Il est chercheur à l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS) de Paris et consultant auprès de l'administration publique et des entreprises sur les questions ibériques et latino-américaines. Il intervient également auprès des fondations Friedrich Ebert et Jean-Jaurès en Amérique latine. Il est membre du comité de rédaction de la *Revue internationale et stratégique*, éditorialiste de la publication mensuelle, *Espaces Latins* et chroniqueur au *Huffington Post*. Son dernier ouvrage publié (septembre 2014), réflexion de géopolitique historique, est intitulé *Amérique latine, insubordinations émergentes*.



© Danielle Almendros |

BRÉSIL TISSER DES LIENS

Danielle Almendros achève au Brésil le troisième volet de son voyage en Amérique latine. Elle nous plonge au cœur de la réalité brésilienne.

Cuiaba, le 26 août

Arriver dans un nouveau pays, c'est changer de paysage, de climat, de nourriture, de monnaie, parfois de langue et... de carte SIM de téléphone. Opération prioritaire du jour : me procurer une puce brésilienne. Pour cela je prends le chemin du shopping Tres Americas, un méga complexe commercial, caverne d'Ali Baba des temps modernes. Objectif : l'opérateur de téléphonie Vivo. 38 degrés à l'ombre. La rue est un four et marcher sous ce cagnard, une épreuve. Une température avoisinant les quarante degrés et bien au-delà fait la réputation de Cuiaba, capitale de l'État du Mato Grosso. « *O Inferno cuiabano* », l'enfer cuiabain est légendaire. De nombreuses blagues y font référence, dont celle-ci : « *Combien de saisons existe-t-il à Cuiaba ? L'été et la gare routière.* » Le mot *estação* sert en portugais à désigner à la fois la saison et une station de bus. Ainsi donc, si on ne supporte pas la chaleur cuiabaine, il n'y a plus qu'à aller ailleurs.

Le sort des Indiens

À la librairie « Janina », sur les rayons des livres d'ethnologie je trouve un bel album de photos en noir et blanc prises par Claude Lévy Strauss au Brésil de 1935 à 1939. Le livre s'appelle *Saudades do Brasil*. Je m'installe sur un des poufs de cuir marron posés à chaque fin

de gondole et me mets à lire sa longue introduction, un plaidoyer contre les méfaits de la colonisation des différentes ethnies indiennes d'Amérique centrale et du Sud. Avocat éloquent, il souligne le haut degré de civilisation qu'elles avaient avant que les conquérants européens ne viennent tout détruire. Il déplore le génocide de ces hommes et femmes, la destruction de leur culture, de leur habitat et l'éclatement consécutif de leur mode et lieu de vie, voire de leur disparition tout court (1). Son amertume vis-à-vis des sociétés européennes est évidente et mène à comprendre le retranchement teinté de cynisme dans lequel cet homme s'est réfugié vers la fin de sa vie.

Chaque année, des dizaines d'Indiens sont abattus par des propriétaires terriens en mal d'agrandir leurs terres, ou par des bûcherons sans foi ni loi si ce n'est celle du profit (2). Sont visés ceux considérés comme des leaders et qui, parfaitement informés de leurs droits, tendent simplement à les défendre. Pour quelques milliers ou centaines de réals donnés à des pistoleiros (3) zélés ou affamés, on se débarrasse d'un coup de gâchette d'individus empêchant le système hérité de la colonisation de continuer de tourner en rond et d'accumuler encore davantage de terres par la force et la complicité fréquente entre le riche lobby de l'agronégoce, quelques politiciens locaux véreux et souvent aussi, des forces de police. Considérés comme des obstacles au développement économique de la nation, leur vie importe peu.



Vendredi soir

Quartier Boa Esperança, proche de l'université. L'odeur des brochettes de viandes grillées (*churrascos*) s'élève dans l'air avec la tombée du jour. Les gens sont de sortie. Les moustiques aussi. Les terrasses des bars et restaurants du quartier se remplissent d'une jeune clientèle. Couples et amis se rassemblent pour boire des bières ou dîner ensemble. Beaucoup de filles sortent entre elles. Robes légères découvrant largement le dos, les épaules, les jambes. Comment pourrait-il en être autrement avec une telle chaleur ? C'est le royaume de la peau nue ne consentant à exhiber sur elle que le minimum de vêtements et à condition qu'ils soient seyants, colorés, on pourrait dire « sexy » si par ce terme on entend ce qui met le corps en valeur et le rend agréable à regarder. Jambes nues, pieds manucurés, dans des chaussures souvent ravissantes, les Brésiliennes prennent soin de leurs corps et sont souvent coquettes.

Cuiaba, avec Passos et Edna

Passos est un universitaire très connu dans la région pour ses prises de position en faveur du PT, le parti travailliste représenté par Lula et à présent Dilma Rousseff. C'est un ancien prêtre jésuite qui s'est défroqué par amour pour son Edna il y a trente-sept ans. Couple énamouré encore aujourd'hui, rayonnant et attirant autour de lui une nuée d'intellectuels et d'activistes, d'amis, de voisins. Il n'y a pas plus anticlérical et antireligieux que Passos à présent. Intellectuel militant de gauche, il enseigne au département des sciences de l'éducation et des mouvements sociaux de l'université fédérale du Mato Grosso. Il a vécu la dictature et a fait partie des résistants. C'est un ami de Leonardo Boff qu'il invite souvent dans ses séminaires. À ce jour, il est toujours un fervent défenseur de la démocratie. Comme tant d'autres, il est profondément affecté par l'impeachment de Dilma Rousseff qu'il perçoit comme un coup d'État dûment organisé par la droite conservatrice. Passionné de la phénoménologie de Merleau Ponty, il est à la tête d'un groupe de recherche très actif axé sur ce thème. Quand il parle de Merleau-Ponty c'est avec passion. La découverte de cet auteur a apporté tant de sens à sa vie, me dit-il. Je dirais même que c'est devenu sa religion, mais une religion qu'il incarne dans son quotidien en passant directement de la théorie à la pratique. Il chante et compose. Esprit sans cesse en éveil, en mouvement, infiniment humain. Un philosophe doublé d'un poète. Grand cœur sensible.

Edna est psychologue et a de nombreuses autres activités dans le domaine de la santé dite ici « populaire » où elle et Passos sont très impliqués. Elle forme des agents de santé parmi les populations les plus précaires, celles qui passent à travers les mailles du système de santé brésilien. Elle leur apprend à fabriquer et utiliser des produits homéopathiques et des remèdes naturels. Il évoque la façon dont Villa-Lobos a intégré des éléments de la musique des Indiens du Brésil dans sa musique. Ce

qui l'amène à me parler des Enawenê Nawê, un groupe d'Indiens vivant de façon encore relativement isolée dans le nord-ouest du Mato Grosso. Leur survie est remise en question depuis que le gouvernement fédéral a décidé de construire plusieurs barrages hydroélectriques sur leurs terres. Ces Indiens vivant de la pêche s'opposent à ce projet qui aura pour conséquence la pollution des eaux dont ils dépendent. Les éleveurs de bétail et fazendeiros s'en prennent également à cette ethnie de cinq cents personnes dont les meurtres sont fréquents encore à ce jour. Oui, ôter la vie d'un homme est pour certains l'équivalent de se débarrasser d'un moustique inopportun. Un coup de feu et hop, ils continuent leur route et vont se désaltérer d'une bière fraîche au prochain bar. Leur chance d'être poursuivi est quasiment nulle. Ils le savent et en profitent. Actuellement, les Enawenê Nawê sont menacés de disparition.

Passos me conte l'histoire d'un de ses amis, un moine espagnol, jésuite comme lui, Vicente Canas. Comme tant d'autres prêtres influencés par la théologie de la libération, il était un défenseur de la cause indigène au Brésil et vivait depuis des années en territoire Enawenê Nawê. Un jour, il disparut. Quarante et un jours plus tard, son corps fut découvert au bord d'une rivière, totalement rapetissé par l'intense chaleur. « La taille d'un enfant », me dit Passos avec émotion en écartant ses bras. Un cadavre sans tête. Ce prêtre avait été poignardé puis décapité par des hommes de main des grands propriétaires terriens de la région. C'était, me dit Passos, en avril 1987. Il n'a pas oublié.

Cuiaba avec Cidinha et Dia

J'ai rencontré ce couple lors de mon dernier séjour au Brésil en 2012. Cidinha faisait alors son doctorat en sciences de l'éducation sur la culture xavante, une ethnie indienne du Mato Grosso où elle a longtemps enseigné et milité en leur faveur. Ce sont les femmes xavantes, sans jeu de mots, qui lui avaient demandé de prendre comme sujet d'étude le rôle joué par les femmes dans la transmission de leur culture.

Dia est procureur de la République. Il était préfet de la région de Ribeirão Cascalheira, mais ses sympathies avec le PT et les mouvements indigènes l'ont rendu victime d'un complot, voire d'un lynchage politique. Il a été accusé à tort de fraude électorale, jugé coupable et a fini par quitter cette région. Il souffrait d'une sérieuse dépression lorsque je les ai connus.

Cidinha aussi avait été menacée de mort pour son travail avec les Indiens et avait échappé de justesse et grâce à son sang-froid, à une tentative de meurtre un soir sur une route alors qu'elle conduisait. Son propre frère a été tué et de surcroît par erreur : ce n'était pas lui qui aurait dû être dézingué mais quelqu'un d'autre à qui, hélas il ressemblait beaucoup. Tous deux m'ont souvent parlé de cette mafia du crime au Brésil mettant à prix la vie d'un

agraire prévoit le droit à la terre pour chacun. Selon des critères bien établis, des terrains peuvent être distribués à ceux considérés sans terre à la condition toutefois que les acquéreurs les rachètent progressivement. Sujet de batailles depuis des siècles, la question de la terre est un véritable enjeu au Brésil et l'application de cette loi, très questionnable. « *En fait, personne ne paie* », me dit Fatima.

Ils n'ont rien payé non plus et ont vécu très sommairement dans ce lieu tout en construisant leur maison. La terre n'était pas bonne et leur troupeau de vingt vaches



avait du mal à se nourrir sur cette terre trop aride. Ils ont fini par vendre leur ferme et tenter leur chance ailleurs. Cette année, ils ont acheté une maison avec eau et électricité aux abords de Poconé et suivent des cours du soir au collège afin de terminer comme tant d'autres adultes, leurs études interrompues depuis longtemps. Niveau primaire pour Paolo et secondaire pour Fatima.

Rien n'est figé au Brésil. Tout semble en perpétuelle transformation. La vie des gens fluctue au gré des politiques des différents gouvernements. Une dynamique globale dans l'objectif d'améliorer son niveau de vie est nettement perceptible et chaque opportunité est bonne pour surfer sur la vague annonçant un espoir de changement. L'impulsion, véritable impératif de survie, est de sortir du chaudron de la pauvreté et donner à ses enfants les chances de vivre une vie plus aisée.

Poconé, le procès de Dilma Rousseff

Mon amie Artémis m'envoie un message me disant qu'elle est écœurée, indignée, « *arrasada, com muita indignação* », quant au traitement infligé à Dilma Rousseff dont le procès se déroule en direct sur TV Senado depuis plusieurs jours. Dilma fait elle-même sa propre défense. À la terrasse d'un café, sur l'écran d'un téléviseur géant, j'assiste à la fin de son procès. Le procureur harangue : « *Elle est ici pour être jugée pour ses crimes.* » Ses crimes sont d'avoir effectué ce que l'on appelle ici « *pédalagem* » financier, c'est-à-dire avoir modifié la balance des comptes comme le font tous les gouvernements pour éponger la différence entre pertes et excédents. Il lui est reproché d'avoir plongé le pays dans une profonde récession. Elle seule aux yeux de ses pourfendeurs est responsable de la crise qui touche le Brésil. Quelques sénateurs tentent de la défendre, en vain.

Au bout de trois jours de procès, le Congrès a voté à 61 voix sur 80 l'impeachment définitif de Dilma Rousseff pour « inaptitude à exercer ses fonctions » assorti de huit années d'inéligibilité. C'est poignant ! Inaptitude à gouverner ? Comment aurait-elle pu le faire quand de fait, boycottée par le Sénat depuis des mois, toutes ses tentatives de gouverner étaient mises en échec. Quand l'appareil politico-judiciaire relayé par les principaux organes de presse écrite et la télévision pilonnent depuis des mois et des mois en attaques ravageuses son intégrité ainsi que celle de Lula et à travers eux, du PT lui-même, certes, non totalement exempt de fautes. Je viens d'assister à la fin d'un coup d'État médiatique. Les chars ici sont remplacés par les médias. Ils massacrent tout autant, seulement c'est plus propre, il n'y a pas de sang. Dilma m'apparaît comme une victime expiatoire que l'on sacrifie publiquement. Un viol, un lynchage, une exécution publique voilà de quoi m'a l'air ce procès !

Je demande au serveur qui regarde le procès avec moi ce qu'il pense : « *Elle doit payer pour ses fautes. Elle a volé, il est juste qu'elle en paie les conséquences. Mais à dire vrai, je pense que ça ne changera rien...* » Il sait que la corruption dont Dilma et le PT sont accusés est endémique, qu'elle concerne et davantage encore le gouvernement de substitution qui l'a chassée et dont certains, Michel Temer en tête, sont compromis dans des faits de corruption avérés et révélés entre autres par les Panama papers.

L'opinion publique est divisée en deux. Le sujet est sensible et peut fâcher, même au sein d'une même famille. Chaque groupe a ses sources d'information. Une partie de la population brésilienne, téléformatée par Têlé Globo croit en la culpabilité de Dilma Rousseff. L'autre dénonce un coup d'État soft, relayé par une presse et des médias complices. Nombre de mes amis au Brésil ont connu et combattu durant 20 ans la dictature et craignent le retour d'un système oppressif. Je comprends leur atterrement et leur révolte. « *Au Brésil, tout est possible* », dit Josiele. Oui, tout est possible dans ce pays à l'incroyable vitalité et force de résistance...

Une nouvelle sur les réseaux sociaux en réjouit plus d'un. « *Fora Temer* », « *Temer dégage* » est le slogan de ceux qui veulent en finir avec Michel Temer et son gouvernement. Lors d'un récent voyage en Chine, Temer, aurait été accueilli par un chef d'entreprise chinois de façon plutôt cocasse : « *Welcome Mister Fora Temer* » ! Mal renseigné, il aurait cru que Fora était son prénom !

Danielle ALMENDROS

(1) À ce jour au Brésil, la population indigène dépasse à peine les huit cent mille individus. Dix millions peuplaient ces terres au moment de la conquête en 1500.

(2) En 2016 : treize assassinats d'Indiens répertoriés par la Commission pastorale de la terre.

(3) Tueurs à gages.

(4) Une mine d'or.

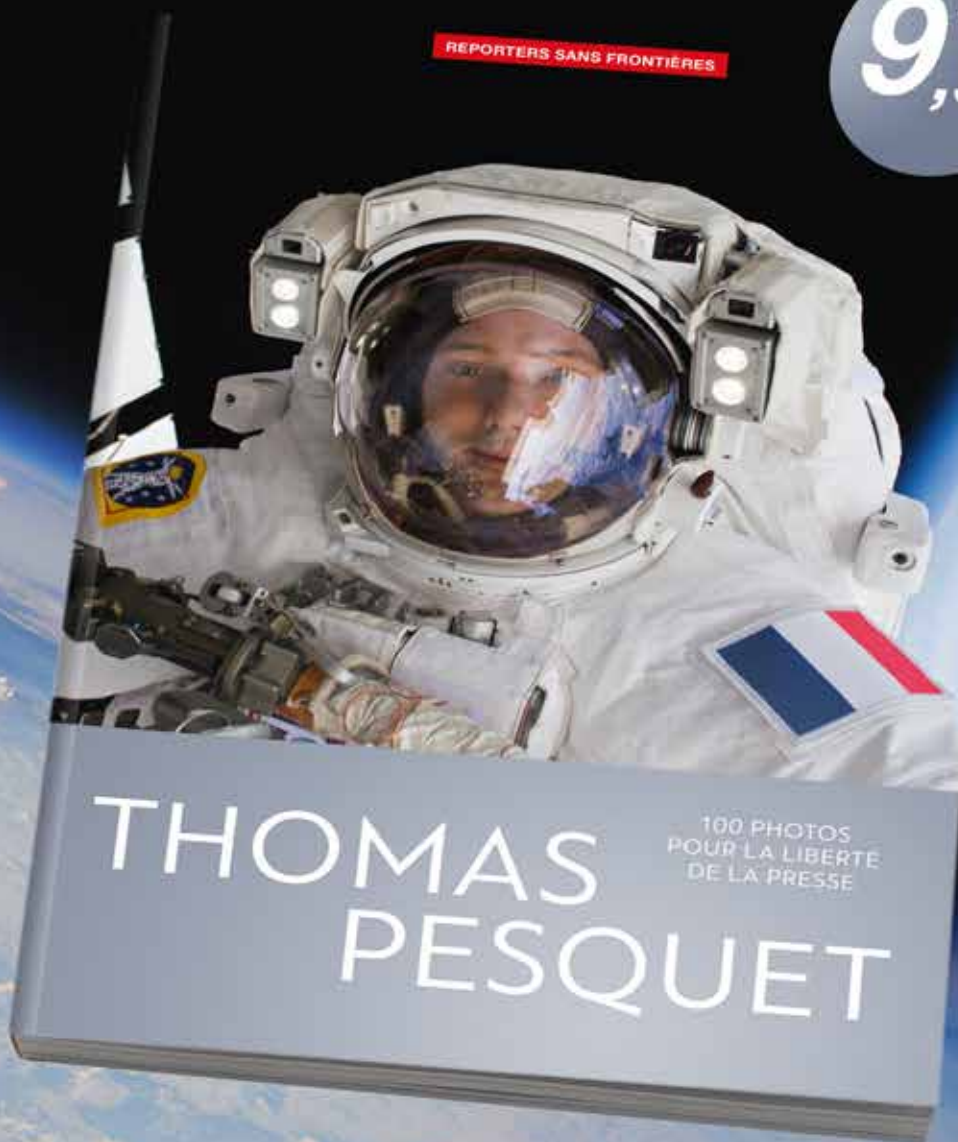
(5) Savane.

(6) 1 euro = 3,75 réals.

OFFRONS UN FUTUR À LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION.

REPORTERS SANS FRONTIÈRES

9€
90



THOMAS
PESQUET

100 PHOTOS
POUR LA LIBERTÉ
DE LA PRESSE



European Space Agency
Agence spatiale européenne

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX ET VOTRE LIBRAIRE

REPORTERS
SANS FRONTIÈRES
POUR LA LIBERTÉ DE L'INFORMATION

FÊTE DES LUMIÈRES

7 – 10 DÉC.
LYON 2017

AGENCECORRIDA.COM



ORGANISATION



PARTENAIRES FONDATEURS



LEMAT'ÉLECTRIQUE
VIVER L'INNOVATION AUTREMENT

A Sonepar Company

FETEDSLUMIERES.LYON.FR

